

Le Samedi

VOL. IV — NO. 48

MONTREAL, 6 MAI 1893

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 5 CTS

UNE MÉNAGERIE EN LIBERTÉ!



SAUVE QUI PEUT! CUPIDON VIENT D'ÉCHAPPER SA VOLIÈRE!

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 6 MAI 1893



L'homme qui mérite le plus sûrement un monument n'en a pas besoin.

Si vous voulez un bon gardien de nuit, choisissez un homme qui ne dort pas pendant le sermon.

Un pickpocket converti annonce qu'il donnera un cours de leçons aux dames sur l'art de trouver leurs poches de robe.

Nous connaissons un homme qui n'a jamais manqué à sa parole, parceque personne n'a jamais voulu la prendre.

Certains oiseaux ont trouvé le moyen d'éclairer leurs nids durant la nuit, en y collant, au moyen de glaise, des mouches à feu.

N'ayez qu'un souci à la fois. Il y en a qui en portent toujours trois : celui qu'ils ont eu ; celui qu'ils ont et celui qu'ils peuvent avoir plus tard.

Il est facile de comprendre pourquoi les cheveux blanchissent avant la moustache ; il y a vingt ans de différence entre les deux.

Le gouvernement allemand vient de donner à ses soldats une tunique métallique qui résiste à la balle. Il est vrai qu'il a le fusil à aiguille pour la coudre.

Nous connaissons le serpent de mer ; mais nous ne connaissons pas le serpent de ville. Un de nos confrères vient de le voir. Peut-être avait-on écrit : "sergent."

"Fiez-vous aux gens et les gens se fieront à vous", dit le philosophe Emerson ; mais l'expérience dit de son côté : "Fiez-vous aux gens et les gens vous déferont."

Il est utile de signaler le grand service que vient de rendre un docteur à l'humanité en signalant à l'Académie des sciences un moyen "simple et pratique" de guérir, car c'est bel et bien une maladie très grave parfois, de guérir du hoquet.

Il suffit de comprimer fortement le nerf phrénique gauche entre les deux attaches sterno-claviculaires du muscle sterno-cléidomostroïdien.

Vous avez compris n'est-ce pas ?

NOUVELLE APPLICATION DU GAZ



L'épaulette ballon.—Permet aux valseuses d'effleurer à peine le parquet.

MOTS D'ENFANTS

La tante.—La belle petite fille ! L'image vivante de son père !

La petite Juliette.—Maman, tout le monde dit que je ressemble à papa ! Mais, papa, c'est un vieux visage laid ! Est-ce qu'il n'y a pas erreur quelque part ?

LE PREMIER AMOUR

Clara.—On dit qu'un homme n'épouse jamais sa première flamme.

Adrien.—Il ne peut pas, ce serait de la polygamie.

TROP LONGUE ABSENCE

Mlle Tourneville (après une absence de quelques années).—Je suis heureuse de vous revoir ; comment allez-vous ? Pas encore marié ? Il me semble que vous étiez fiancé lorsque je suis partie.

M. Parledâr.—Je l'étais, aussi.

Mlle Tourneville.—Voyons, mais avec qui donc ?

M. Parledâr.—Avec vous !

QUELQUES MOTS MAL SENTIS



Sirloine (proposant le toast de la mariée).—La lumière du foyer domestique, la joie et l'orgueil de sa vieille mère, notre ami Laridaine vient enfin de l'enlever. Il a dérobé ce trésor qui ornait la maison paternelle depuis quarante-cinq ans et qui..... (Sensation incontrôlable dans l'auditoire.)

MIEUX INSTRUITE QUE L'AUTRE

Mr. Têtevide, (11 heures p. m.)—Pristi ! Il commence à se faire tard !

Mlle Blanche.—Ne le saviez vous pas ? Il y a une heure qu'il commence à se faire tard !

ON FAIT DES DÉCOUVERTES TOUS LES JOURS

M. Jeunemarié.—Ainsi, c'est ma petite femme toute seule qui a fait ce plat ; comment le nomme-t-elle ?

Mme Jeunemariée.—Je voulais faire un gâteau, mais quand il a été cuit, j'ai cru que je ferais mieux d'y ajouter un peu de sauce et ça s'appelle un pudding.

POURQUOI ELLES SONT RARES

Horace.—Quand je me marierai, je tâcherai d'avoir une femme de bon sens.

Louis.—Tu veux dire une femme prudente et pratique et qui connaît la nature humaine ?

Horace.—Justement.

Louis.—Ce sont justement celles qui ne se marient pas.

LA PERLE DU COLLEGE



Alfred.—Papa, j'ai le premier prix de lecture.

Le papa.—Vrai ? Tu l'as gagné !

Alfred.—Non. C'est Auguste qui l'a gagné ; mais il me l'a changé pour mon petit lapin.

L'ART DE LIRE DANS L'AVENIR

Elle.—Quel bonheur pour moi de partager vos inquiétudes !

Lui.—Mais je n'en ai aucune !

Elle.—Vous en aurez quand nous serons mariés.

LES HÉROS DE NOS JOURS

Rosalie.—La vie d'un soldat doit être bien dangereuse.

Lui.—Certes, oui ; les femmes sont toujours après nous.

MORDANT MORDUE

Première amie.—Est-ce lui, ton cher ?

Seconde amie.—Oui.

Première amie.—Mais il vient me voir plus souvent que toi.

Seconde amie.—Oui, je lui donne les jours où tu n'es pas chez toi.

ERREUR QUELQUE PART

La dame.—Et vous croyez que ce remède va guérir ma névralgie, docteur ?

Le médecin.—Sûrement, madame ; prenez en une cuillerée une demi heure avant que le mal de tête ne commence, et l'effet est instantané. A propos, n'oubliez pas que ces pilules doivent être prises dix minutes avant votre réveil.

LE PRISONNIER DE MONACO

D'après les conventions passées entre la France et le prince de Monaco, les sujets monégasques ou autres condamnés pour délits quelconques par les tribunaux de la principauté doivent subir leur peine dans les prisons de Nice.

On n'a pas oublié la légende du prisonnier de Monaco, antérieurement au traité actuel.

Un particulier avait été condamné à trois ans de prison par le tribunal local. Le ministre de la justice, garde des sceaux, qui était en même temps président du tribunal, greffier et géolier, va trouver le prince et lui dit :

—Altesse, nous avons un condamné. Où faut-il le mettre ?

—N'y a-t-il, dans ma capitale, aucun monument qui puisse servir de prison ?

—Il y a l'ancien couvent des Augustines, dans lequel on peut aménager une chambre basse ; mais il faut une porte solide et un verrou.

—Qu'on les pose !

—Puis, il faudra nourrir le prisonnier.

—Et combien cela coûtera t-il ?

—Voilà le devis : maçonnerie, 200 francs ; serrurerie, 50 francs ; habillement du condamné, 100 francs par an ; nourriture, 25 francs par mois.

—Ah ! ma foi ! dites-lui de s'évader.

Le ministre de la justice, garde des sceaux, président, greffier et géolier, va trouver sa victime et lui dit :

—Son Altesse Sérénissime consent à vous laisser partir.

—Mais je ne veux pas m'en aller, riposte le criminel, le climat de ce pays est indispensable à ma santé, vous m'avez flétri, il faut subir les conséquences de votre jugement. J'entends être logé et nourri ici pendant trois ans.

Le prince s'étant énergiquement refusé à faire les frais de la geôle, on put assister à ce spectacle curieux :

Un homme se promenant du matin au soir en fumant sa pipe, demandant aux étrangers quelques sous pour le pain de chaque jour et heureux de son sort qu'il ne veut pas changer !

Cet homme, libre comme l'air, c'était le prisonnier de Monaco !

DANS UN PAYS TROP CHAUD



Le médecin.—Il faut absolument que vous abandonniez l'usage des alcools.

Le patient.—Est-ce que je ne ferais pas mieux d'aller dans un climat plus chaud ?

Le médecin.—Vous êtes sûr d'y aller, dans tous les cas, si vous ne lâchez pas le cognac.

BONHOMME DE L'AUTRE SEXE



La tante.—Quoi, Sunol, tu appelles cela un bonhomme de neige ! Il n'a pas de jambes.

Sunol (jonglant).—C'est ce qu'il faut, aussi ; c'est une madame bonhomme de neige.

RANCUNIER

Elle.—As-tu toujours de la rancune contre ton ancien rival ?

Lui.—Oui ; je le hais parce que tu l'as refusé.

A SON POINT DE VUE

M. Gagnepetit.—Vous ne considérez pas la pauvreté comme un crime ?

Mlle du Satin.—Mais oui ; puisqu'elle condamne au travail forcé.

DOUBLE EMBLÈME

Rodolphe.—Acceptez cette bague, ma chérie, comme l'emblème de mon amour qui n'a pas de fin.

Céline.—Et aussi comme l'emblème du mien qui n'a pas de commencement.

PAUVRES HOMMES !

Rita.—Ne penses-tu pas que les hommes font leur demande en mariage d'une manière trop soudaine ?

Amélie.—Oui et pas assez souvent ; la vie serait certainement agréable, si ce n'était que les hommes !

AUDESSUS DE LA MOYENNE

Premier tramp.—Voyons, imbécile, ne te laisse pas décourager ; il y en a encore de l'espoir. Tiens lis cette annonce : "On demande un jeune homme d'une intelligence moyenne."

Second tramp.—Toujours le même guignon : il y a toujours une restriction qui m'exclut.

HISTOIRE MODERNE

Le professeur, (faisant répéter l'histoire de la sécession).—Qui a gagné la bataille de la Nouvelle-Orléans ?

L'espoir de la patrie, (7 ans).—Jim Corbett.

EN TEMPS VOULU

Tétélyère.—Je souffre beaucoup de ce temps-ci ; mes dents de sagesse percent.

Vertdegris.—Tu ne me dis pas cela ! Les miennes ne m'ont percé qu'après mon mariage.

LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE

Paul.—Voyons, tu ne nieras pas, au moins, que tous les hommes ont été créés égaux et libres !

Henri.—Oui je le nie ; il n'y eu que deux hommes qui ont été créés ainsi ; et encore l'un d'eux était une femme.

DANS LE SANG

Bouleau.—Je me suis souvent demandé ce que mon ancêtre Adam a dû dire à Eve quand il l'a vue pour la première fois.

Rouleau.—Adam est-il un de tes ancêtres ?

Bouleau.—Sans doute.

Rouleau.—Il a dû lui demander de lui prêter trois piastres.

DEUX SORTES DE LIBERTÉS

Propos d'annexion.

Le canadien.—Pourquoi, vous, américains, vous vantez-vous d'avoir tant de liberté ; vous n'en avez pas plus que nous.

L'américain.—Attendez que nous ayons une élection.

Le canadien.—Nous avons aussi des élections, et nous votons pour qui nous voulons.

L'américain.—Oui ; mais vous n'avez pas la même liberté lorsqu'arrive le dépouillement du scrutin.

MAUVAISE RACE

Le professeur.—Quel est ce personnage dont il est question dans l'Écriture, qui a dit que tous les hommes sont menteurs ?

L'élève.—Pierre, je suppose ; parce que tous ses amis étaient pêcheurs.

CONSEQUENCE NATURELLE

Alphonse.—J'ai bien peur que l'engagement entre Blanche et Charles ne tourne en fumée.

Alice.—Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

Alphonse.—Quand je suis allé faire une visite à Blanche, hier, elle était occupée à lui broder un sac à tabac.

PRIS DE COURT

Louise.—Rose et moi, nous nous intéressons beaucoup à vous.

Fred.—Trop aimables ; mais pourquoi ?

Rose.—L'une de nous, d'après notre horoscope, est pour devenir votre femme, et l'autre sera sa fille d'honneur.

MALHEUR DÉJOUÉ

Dick.—Je t'ai toujours pris pour un homme de goût ; pourquoi portes-tu une imitation d'opale ?

Tom.—Les vraies opales sont tellement malchanceuses, vois-tu.

L'AMOUR FILIAL FIN DE SIÈCLE



Lolo.—Maman, tu vas m'en donner des cheveux de papa ?

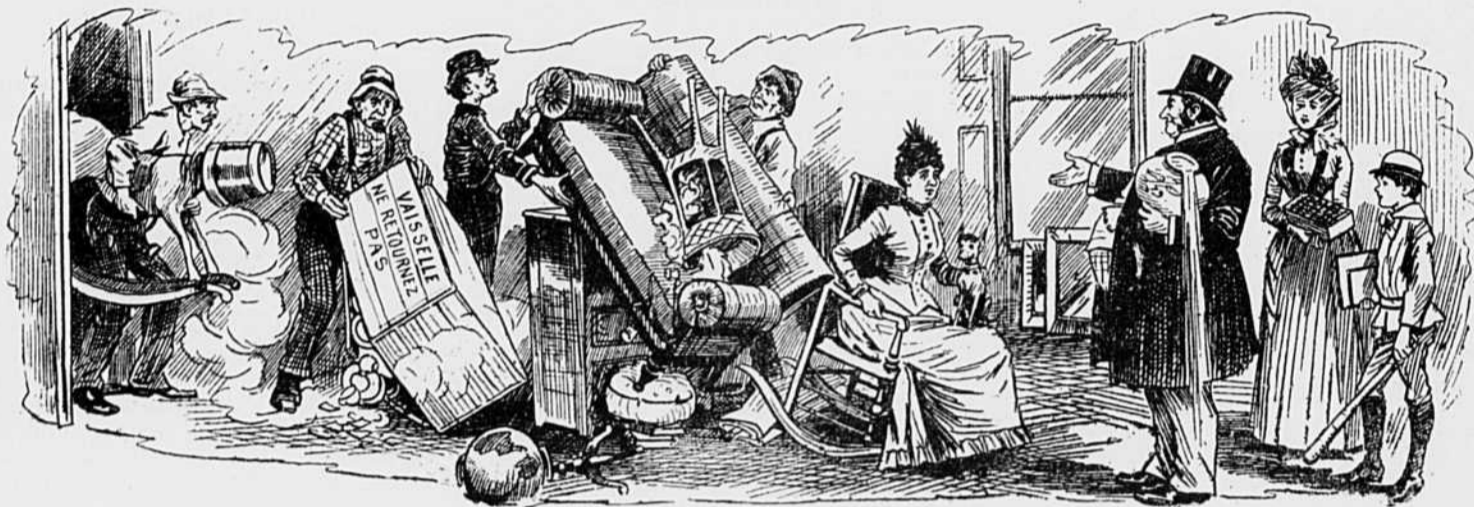
Le papa.—N'est-ce pas extraordinaire ! L'idée, à son âge, de conserver un souvenir de moi !

Lolo.—Dépêche-toi, maman ; c'est pour faire une queue à mon cheval.

LES BONHEURS NATURELS DU DÉMÉNAGEMENT



I
Bouleau emménageant dans la maison que Rouleau vient d'abandonner. — Enfin nous voilà dans un appartement où ça vaut la peine de vivre ! Comment avons-nous fait pour persister deux ans dans la vieille grange de l'autre côté, avec ses fourmis et ses coquerelles ?



II
Rouleau prenant possession de la maison laissée par Bouleau. — Parlez-moi de cela ! Avons-nous été assez bêtes de nous abrutir pendant deux ans dans l'abominable trou à rats de là bas !

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Dans un restaurant où le poisson exhale souvent une odeur à faire lever le cœur, le patron cause avec un client ami de la maison.

— Si vous saviez ce que j'ai de frais !... gémit-il.

— Pas le poisson, toujours ! s'exclame le client.

L'oncle de notre ami Z..., quoique bon enfant, est d'une violence à tout casser.

On parlait devant lui d'un monsieur qui, en jouant avec un revolver, avait blessé un de ses amis.

— Si quelqu'un, s'écrie-t-il, plaisantait devant moi avec un revolver, je le tuerais net.

— Oh !...

— Dame ! pour éviter un accident !

Bébé, qui a six ans, ronfle comme un gendarme. Il s'en défend avec énergie.

— Je ne ronfle pas, disait-il hier à sa mère... je dors aux éclats !

Un de nos amis, possesseur d'une superbe bibliothèque, reçoit la visite d'un camarade qui tombe en arrêt devant un volume assez rare et sollicite l'autorisation de l'emporter chez lui pour le lire.

— Désolé, mon cher, mais j'ai pour principe de ne jamais me dessaisir d'un livre.

— Et pourquoi ?

— Livre prêté livre perdu.

— Je vous assure.

— Inutile d'insister... La preuve est faite...

Et englobant d'un geste circulaire les rayons surchargés de volumes.

— Tous ces bouquins-là, voyez-vous... c'est à moi, jadis, qu'on les a prêtés !

Les gaitées de la coquille :

— Le général Loizillon a promis d'étudier cette question, en même temps que la loi sur les "cidres."

Telle est la nouvelle gravement annoncée par un confrère.

"Cidres" pour "cadres," l'erreur est amusante.

SON PREMIER CARIBOU



Lord anglais, dans les régions de la Beauce. — Voyez, je viens de tuer cela, à moi tout seul. Comment appelez-vous ce gibier ?

Le guide. — Pas possible ! Quelle veine vous avez ! Je ne pensais pas gagner mes vingt dollars si vite. C'est un caribou.

A table d'hôte.

On parle des jeux en général et des joueurs en particulier :

— Moi, dit Cibouleau, j'ai vu entrer un soir, dans le café où je me trouvais, deux individus qui ont joué ensemble toute la soirée et qui sont repartis ayant chacun cent sous de plus dans la poche.

Tout le monde se récrie :

— Ce n'est pas possible ! Comment ont-ils fait ?

— C'est bien simple, répliqua Cibouleau impassible : l'un jouait du trombone et l'autre de la clarinette.

Un mot de Berryer, à méditer par nos politiciens fin de siècle.

Un de ses amis lui disait :

— Comment vous qui avez plaidé tant d'affaires, êtes-vous pauvre ? Vous avez eu plus de vingt fois la fortune à vos pieds.

Alors Berryer, très digne :

— Vous oubliez qu'il aurait fallu me baisser pour la ramasser !...

Un peu d'observation :

— Ne jugez jamais un homme d'après le parapluie qu'il porte.

— Pourquoi ?

— Il est rare que ce soit le sien.

Un Anglais racontait qu'étant à Naples en train de prendre le thé avec sa femme, par un soir d'orages, la foudre était entrée dans la chambre et que la pauvre femme avait réduite en poussière.

— Ah ! mon Dieu ! s'écrie un des auditeurs, et qu'avez-vous fait, qu'avez-vous dit ?

L'Anglais, froidement :

— J'ai sonné et j'ai dit : "John, balayez mi-lady."

Un de nos confrères indique plusieurs remèdes pour arrêter le hoquet : boire un verre de vin pur sans respirer ; se pincer fortement le bout du petit doigt en retenant sa respiration ; incliner trois fois une clé vers le creux de l'estomac en tenant la bouche fermée, etc.

Il y en a un autre que notre confrère a oublié : dire brusquement à l'ami que le hoquet travaille : "Prête-moi cinq cents francs."

Celui-là est infailible.

D'un aspirant perpétuel à l'Institut, pour qui les palmes sont trop vertes :

— Ils se prétendent immortels et n'ont jamais pu dépasser la "quarantaine !"

Aux derniers examens :

Le professeur. — Dans laquelle de ses batailles fut tué Gustave-Adolphe ?

L'élève, après avoir réfléchi. — Je crois que ce fut dans la dernière.

Flirt.

Une jeune fille, si maigrette que ses bras et ses jambes rappellent un paquet de bougies, cache son visage rougissant sous son éventail et, d'une voix tremolante :

— Vous savez que le mariage est une loterie ? dit-elle à son cousin Marcel.

— Oui, souffle Marcel. Et alors ?

— Alors, je vous prierai de... me prendre un billet.

A l'hôpital :

Le chirurgien en chef s'approche du lit et tâte le poulx du malade :

— Oh ! s'écrie-t-il, il va bien mieux qu'hier !

— C'est vrai, monsieur le docteur, répond l'infirmier, mais ce n'est pas le même ; le malade d'hier est mort et celui-ci a pris sa place.

— Alors, c'est différent... Eh bien ! qu'on lui continue la même tisane !

Enfant terrible.

Un visiteur. — Jeanne, c'est tout le portrait de sa mère.

Mademoiselle Jeanne. — Oh ! le matin seulement, avant qu'elle ait fait sa figure.

ACTION POUR RUPTURE DE PROMESSES



Thérèse. — Quand ça vient-il, chère ?

Lucie. — Mon procès ? Demain.

Thérèse. — Allons, du courage ! Ne te laisse pas abattre.

Lucie. — Ce n'est pas cela. Je pratique pour le jury.

Une pauvre jeune fille, à l'accoutrement lamentable, se présente dans un bureau où l'on distribue des secours aux indigents.

— Avez-vous des titres ? lui demande-t-on.

— Mon père, répondit-elle, a reçu sept blessures.

— Sept ! s'étonne l'autre.

Et la jeune fille stipule :

— Oui, monsieur, sept !... six à la guerre et une... au bras.

— Pourrais-tu dire, Saugeois, ce que c'est que ces deux bonshommes qui ont l'air si grave ?

— Ce sont des actionnaires de la fabrique de Morteau.

— Ah ! des actionnaires. Faut être bien riche, n'est-ce pas pour être actionnaire ?

— Cela dépend ; il y a actionnaire et actionnaire, tu peux jouer le rôle d'un actionnaire avec un sou, si tu veux.

— Comment ça ?

— Donne-moi un sou, je veux te le faire voir.

Le Saugeois entre au bureau de tabac, achète un cigare, l'allume et le fume.

— Et moi ?

— Tu es l'actionnaire de notre société... Tu craches !

Chez un marchand de curiosités :

— Combien ce tableau ?

— C'est cent francs.

— Je vous en donne six cents.

— Je le veux bien... mais c'est parce que c'est vous !

En cour d'assises :

Un récidiviste, sorti de prison depuis quelques jours à peine, attrape sept ans de travaux forcés.

— C'est bien, ajoute-t-il d'une voix aimable... mon avocat m'avait dit que ma réélection était assurée.

Le général comte Souham, sergent au Royal-Cravate et fait général pour son intrépidité à Jemmapes, bégayait outrageusement.

A la bataille de Lutzen, sous la mitraille, il contenait ses jeunes troupes, impatientes d'en venir aux mains, et ne pouvait imposer silence à une recrue qui bougonnait sans cesse près de lui. Un boulet passe et décapite la recrue.

— Eh... eh bien, bou... bougre, fit Souham, bou... bougonneras-tu encore ?

Un libraire venait de payer un ouvrage à un auteur : Celui-ci fit la quittance, et mit avant la signature : Reçu content.

— Eh quoi ! dit le libraire, c'est ainsi que vous maltraitez l'orthographe ? Ne savez-vous pas qu'il faut écrire *comptant*, ce mot venant du verbe compter !

— Ah ! répondit l'auteur, c'est que lorsque je reçois de l'argent je suis toujours *content* !

— Sapeur, disait à son ami, une cuisinière qui écrivait ses dépenses, faut-il un H à Epinard ?

— Que c'est facultatif, répondit l'autre, que s'ils sont cru n'en faut pas, mais s'ils sont cuits...

— N'en faut ! mais pourquoi ?

— Parce qu'ils sont hachés.

Un vieux soldat aveugle porte en sautoir le tableau suivant pour se recommander à la charité des passants :

Batailles, 8 — Blessures, 10 — Enfants, 6
Total : 24.

On se marie à tout âge, quand le diable s'en mêle.

X... a pris femme à soixante-dix ans, et par dessus le marché il arrive en retard à la mairie.

— La prochaine fois, lui dit le maire, venez un peu de meilleure heure.

LA PHILOSOPHIE DE LA POLITIQUE



Suzanne. — Ils disent tous que, bien que papa a perdu son élection, il a remporté une victoire morale. Qu'est-ce que ça veut dire, une victoire morale ?

Sybille. — Ça veut dire que ces sans-cœurs d'électeurs nous empêchent d'aller passer les sessions à Ottawa.

L'ART DE SE DÉBARASSER D'UN IMPORTUN



(Au Club)

Crampon, qui n'aime pas à laisser voir son jeu. — Je vais pourtant t'en servir une, animal !



II

— Quatre as ! Hourrah !!!

L'IDÉAL



Alice. — Es-tu réellement heureuse en ménage ?
Gertrude. — Comment donc ? Nous avons un tas de chicanes, et je gagne toujours.

LES DIAMANTS

Le *Blacwood Magazine*, dans un de ses derniers numéros, a publié un article fort intéressant du colonel Knollys, de l'artillerie anglaise, sur l'état actuel des mines de diamants du Cap.

Les abords de ces mines sont, paraît-il, défendus par des barrières et des chevaux de frise aussi compliqués que ceux d'un fort du système Vauban. Des patrouilles armées les surveillent sans relâche et, la nuit, de puissants foyers de lumière électrique les inondent de lumière.

A 300 mètres de profondeur environ, c'est-à-dire au cœur même du terrain diamantifère, se trouve une chambre assez large, noire, à laquelle aboutissent les boyaux latéraux que sillonnent des wagons roulants et de nombreux ouvriers.

Ces ouvriers, choisis parmi les plus vigoureux de la région, travaillent douze heures de suite, par équipes de jour et de nuit, sauf le dimanche à raison de 6 fr. 25 environ (\$1.25).

Parfois, une épouvantable détonation se produit dans la mine ; elle est suivie d'un tremblement de terre et d'un coup de vent violent qui éteint toutes les lampes. Mais il ne s'agit pas, comme pourrait le croire le visiteur non initié au travail des mines de diamant, d'un accident analogue à ceux que cause le grison. C'est tout bonnement un bout de roche qui saute sous l'action d'une cartouche de dynamite.

Voici maintenant quelques détails précis sur les mines de diamant :

Le terreau diamantifère, appelé le *bleu*, se trouve à l'état dur, mais friable. On le détache facilement pour en charger sans cesse des wagons. De puissantes machines enlèvent à la surface ces chargements qu'on transporte en plein soleil jusqu'à des espèces de fermes, où ils subiront l'action lente du vent, des pluies et de la chaleur pour donner enfin leurs diamants.

Tous ces terrains sont protégés par des haies de fil barbelé, hauts de 3 mètres, et que des patrouilles gardent jour et nuit. Les variations de l'atmosphère désagrègent ce terrain friable et, après six mois environ, la plus grande partie du *bleu* est mûre pour la machine à laver. Les nodules qui ont résisté à ce travail préliminaire sont seuls mis de côté et soumis à des manipulations plus énergiques.

Toujours par voie ferrée, le terreau diamantifère est alors transporté sous des hangars où il passe par des opérations analogues à celles du battage, du ventilage et du criblage. Il est ensuite examiné par des ouvriers noirs qui, outre leur salaire normal, reçoivent une prime proportionnelle à la valeur des diamants trouvés.

Un savant français, M. Henri Moissan est tout récemment parvenu à fabriquer chimiquement des diamants ; et non content d'en fabriquer, il a réussi à en brûler de diverses variétés, pour savoir exactement ce qu'il y a dedans. En effet, chaque variété trahit sa composition en brûlant à sa façon de se consumer.

On croyait, jusqu'à ce jour, que le diamant était du carbone cristallisé pur. Or M. Henri Moissan a prouvé qu'après combustion complète d'un diamant, il restait des cendres. Il y a donc

autre chose que du carbone pur, qui s'en irait à l'état gazeux, sous forme d'acide carbonique. Les cendres renferment en effet du fer, du silicium, du calcium, du magnésium ; c'est le fer qui domine.

La température à laquelle le diamant s'enflamme (encore une chose qu'on croyait hier impossible) oscille, selon les variétés, entre 700 et 1200 degrés.

Ces cristaux éclatants, ordinairement blancs, parfois légèrement teintés de bleu, ou de jaune, parfois rosés, parfois comme enfumés, se trouvent sous forme de cailloux grossièrement arrondis. La couche extérieure et opaque du diamant en rend la recherche difficile.

Lorsqu'on veut évaluer un diamant, on tient compte d'abord de son poids ; on a pour cela une mesure spéciale, ce *carat*, qui vaut un peu plus de 20 centigrammes.

Outre le poids du diamant, on tient compte d'autres éléments d'appréciation :

la teinte dont nous avons parlé plus haut, la pureté, l'absence d'éclats, la régularité de la forme. Mais c'est seulement quand un diamant sort de l'épreuve de la taille qu'il a tout son prix.

Les anciens connaissaient la taille du diamant et savaient le dégrossir, soit par le *clivage*, soit en l'usant avec sa propre poussière, de manière à lui donner quelques *facettes* et quelques pointes.

Des documents authentiques nous apprennent que, dès le quatorzième siècle, il y avait à Paris des tailleurs de diamant.

C'est donc à tort qu'on a attribué au Hollandais Louis de Berquen (1476), l'invention de la taille du diamant. Mais il a tout au moins perfectionné un art resté jusqu'à lui dans l'enfance.

Avant Berquen on était obligé de conserver la forme primitive des cailloux, et ceux qui étaient naturellement d'une forme conique étaient d'une grande valeur : c'était ce qu'on appelait des pointes *naïves* (natives ou naturelles).

L'habile Louis de Berquen trouva le secret de la taille raisonnée et scientifique du diamant, modifiant au besoin la forme du caillou pour éliminer les parties tarées, multipliant les facettes afin d'augmenter l'éclat des feux par la réfraction.

Les petits diamants se taillent en *rose*. La base est une surface plane et le sommet forme une pyramide à facettes. Les diamants plus gros se taillent en brillants. Ils affectent en général la forme d'une double pyramide tronquée, se terminant en haut et en bas par une surface plane qu'on appelle la *table*. La disposition des facettes

AFFAIBLISSEMENT DÉSESPÉRANT



Le pauvre aveugle. — Mes jours sont comptés ; les forces m'abandonnent. Dire que ce chien est maintenant plus fort que moi !

en losanges et en triangle réfléchissant la lumière qui a traversé la pierre, en augmente considérablement l'éclat.

L'appareil du tailleur de diamant, très perfectionné dans ses détails d'exécution, est des plus simples quant à sa disposition. C'est une roue pleine horizontale en acier, animée d'une grande vitesse par l'action d'un moteur quelconque, et recouverte d'*égrisée*, c'est-à-dire la poudre de diamant délayée dans de l'huile. Fixant la pierre dans une sorte d'alvéole en plomb, l'ouvrier la présente successivement sur la roue pour user la matière et produire les facettes.

Les diamants qui atteignent la grosseur d'une noisette ont déjà une très grande valeur. Les pierres qui excèdent cette dimension s'élèvent à des prix d'évaluation qui représentent une fortune.

Ces pierres hors lignes reçoivent généralement un nom. Le *Sancy*, qui doit son appellation à Nicolas Harlay de Sancy, ministre de Henri III et de Henri IV, vaut la modeste somme de 500,000 francs (\$100,000). C'est aussi à peu près la valeur du diamant nommé *l'Impératrice Eugénie*.

Le *Régent*, grâce à sa forme et à sa taille parfaite, atteint déjà un prix plus élevé : on l'estime 3,125,000 francs (\$625,000). Il fut acheté par le duc d'Orléans, alors Régent, et figure actuellement au Musée du Louvre ; son poids est de 136 carats $\frac{3}{4}$.

L'*Etoile du Sud*, diamant trouvé au Brésil, en 1853 et qui pesait brut 254 $\frac{1}{2}$ carats, vaut 4,000,000 (\$800,000) tout rond.

Le *Kohi-Noor* (montagne de lumière) pèse 279 carats et peut être classé dans les mêmes prix.

On comprend que ces évaluations n'aient rien de précis, car ces pierres n'ont d'autre valeur que la fantaisie des gens riches (individus ou Etats) qui veulent les posséder, et le possesseur du *Grand-Mogol* pourrait mourir de faim à côté de sa pierre, s'il voulait en obtenir un prix de vente proportionné à la dimension, à l'éclat, à la taille de cet énorme bouchon de carafe.

En dehors de cette valeur incalculable, qu'il représente comme objet de luxe, le diamant n'est pas dépourvu de quelque utilité.

D'abord il sert à couper le verre.

En raison de sa dureté, on se sert de petites parcelles de diamant pour faire, dans les pièces de fine horlogerie, des pivots ou plutôt des supports de pivots inusables.

Le diamant a même trouvé dans ces dernières années un emploi bien inattendu : il sert à percer les montagnes. Enfin sa poudre sert à la taille et au polissage du cristal et du verre, et comme nous l'avons dit, à la taille du diamant lui-même.

M. T.

MÉTIER FORÇANT



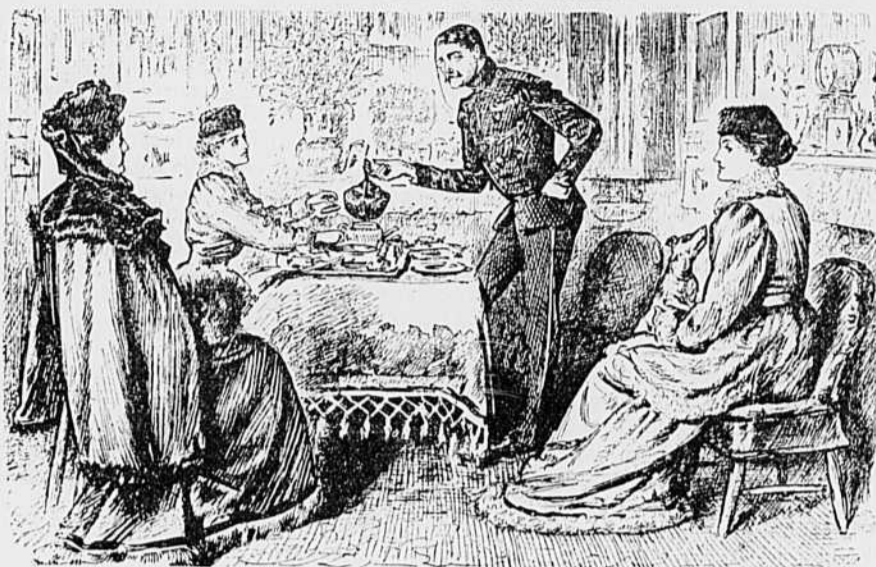
La maîtresse de maison. — Je suis surpris de voir un homme aussi fort que vous mendier.
Le tramp (avec dignité). — Madame, il faut être fort comme je le suis pour avoir le courage de faire ce que je fais.

TROP GRANDES

Le *New-Yorkais*. — Est-ce que les bâtisses de l'Exposition de Chicago sont bien grandes ?

L'*habitant de Chicago*. — Grandes ! Je te crois. Pour les voir, il faut prendre le petit bout de la lunette d'opéra.

INVITATION A LA VALSE



Le jeune officier recevant chez lui.—Je suis désolé de ne pouvoir vous offrir de meilleurs quartiers.
La cousine.—Si vous aviez une meilleure moitié, vous auriez de meilleurs quartiers.

“Trois fois est digne d'un trône celle qui, comme vous, sait se contenter de son sort, se passer sans regrets superflus de ce qui lui manque et donner de bon cœur.”

“Cependant, Bouddha ne vous rendra point votre royaume : mais voici ce qu'il vous envoie en échange.”

Et la vieille femme tendait à la princesse un petit sac en peau de grenouille tout gonflé de menues perles grises, sans éclat et sans beauté.

O'hana les considéra longtemps : elle se rappelait en avoir vu de semblables dans les plaines toujours vertes des îles de la mer Bleue.

“ qui sait se souvenir qu'on ne peut rien changer à ce qui a été, que la tristesse est inutile et que Dieu destine à chacun ce qui lui convient le mieux.”

S. E. ROBERT.

THÉÂTRE EMPIRE

L'engagement de la compagnie Franco-Canadienne est une bonne note pour les directeurs de l'Empire. Le public canadien aime à entendre déclamer dans sa propre langue et le plaisir est double quand l'action est bien jouée. La réputation de la compagnie Franco-Canadienne n'est plus à faire, elle est toujours certaine d'attirer une foule compacte. La direction s'est assurée du concours de Mlle Jeanne Belcourt et de MM. René Ravaux, Hamel, etc. Il y aura foule.



LA PRINCESSE O'HANA

LÉGENDE JAPONAISE



ACHÉE sous de misérable habits, la princesse O'hana fuyait son peuple révolté. Un pêcheur la prit dans sa barque et la déposa sur la terre fortunée du Soleil-Levant.

O'hana avait faim, un buisson lui offrit ses mûres ; elle eut peur, une hutte abandonnée lui donna son abri.

Et avant de s'endormir, la triste fugitive remercia le ciel de l'avoir sauvée des méchants, de la faim et des terreurs de la nuit.

A quelque temps de là, un matin, elle dut renoncer à se servir de ses souliers à semelles de bois, tant ils étaient usés, cassés, disloqués. Dans son chagrin, la pauvre femme s'assit sur le plancher de sa demeure et se prit à pleurer.

Mais vers le soir, une belle jeune fille, s'en allant pieds nus puiser de l'eau à la fontaine, passa en chantant devant sa porte.

Alors l'affligée essuya ses larmes et dit, jetant loin d'elle ses méchantes chaussures : “ Je saurai m'en dispenser.”

Bientôt les petits oiseaux suivirent O'hana pour ramasser et emporter dans leurs nids les lambeaux de ses vêtements, qui s'effilocheaient à tous les buissons.

“ Hélas ! soupira l'exilée, ce n'était qu'une misérable robe, et pourtant ! que vais-je devenir quand je ne l'aurai plus ?...”

Soudain, une vieille femme filant au fuseau s'offrit à sa vue. O'hana se mit à sourire ; de ses petites mains délicates, elle coupa un bambou, l'arrangea en quenouille, ramassa les graines floconneuses du contonnier et s'écria d'une voix joyeuse :

“ Je vais travailler !”

Lorsqu'elle eut tissé une chaude toile, elle se hâta de la tailler et de la coudre, car l'âpre hiver arrivait à tire d'ailes. Pendant qu'elle était ainsi occupée, une mendiante grelottant sous ses haillons s'arrêta au seuil de sa demeure ; elle tendait une main suppliante.

Hélas ! peut-on sans pitié voir la misère en cheveux blancs ?

Par bonheur, O'hana venait de terminer son chaud vêtement ; vite elle l'offrit à la pauvre.

“ Je puis recommencer, se dit-elle, en essuyant une larme ; d'ailleurs, en songeant que cette malheureuse a moins froids, je supporterai mieux, je le sens, les morsures du cruel hiver.”

Non, jamais, même quand l'aumône coulait à flots de ses mains, jamais la vaillante jeune femme n'avait eu plus de bonheur à secourir les indigents.

Mais avant de s'éloigner la mendiante lui dit :

SECRET DE FAMILLE



Charles.—Déjà huit ans ! Sais-tu que te voilà grande dame ?

Suzon.—Je sais ; je vieillis bien plus vite qu'Odile. Depuis que je suis au monde, elle a toujours vingt-trois ans.

“ Ce sont des œufs de vers-à-soie !” se dit-elle toute joyeuse ; et elle les garda comme un trésor.

Quand la neige couvrit la terre, la jeune exilée assise près de son tchi-bat-chi—brasero de bronze où se consume le charbon du cerisier—faisait tourner son fuseau en rêvant aux choses passées : elle cherchait à se ressouvenir de ce qu'elle avait vu ou ouï dire, à propos des précieux insectes que le messager céleste avait fiés à sa garde.

Aux premiers beaux jours, les perles grises s'animent et bientôt la demeure d'O'hana s'emplit d'un bourdonnement de ruche.

C'étaient les actives petites chenilles dévorant la feuille du mûrier, qu'on leur donnait à pleines mains.

Plus tard, le ronron du rouet se mêla aux chants de la fileuse et l'écheveau de soie, semblable à un faisceau de rayons de soleil, s'enroula sur le dévidoir.

C'est ainsi que la sériculture fut importée au Japon par une femme au cœur d'or, dont toutes les Japonaises vénèrent le souvenir et redisent en travaillant la touchante histoire ; car un poète de jadis l'a contée dans une ballade dont voici le dernier couplet :

“ Douce Exilée aux cheveux noirs, dis-nous pourquoi les chansons, le rire, la paix, le bonheur voltigent sans cesse autour de ta demeure ?

“—Ami, ce sont les génies familiers de celui

THÉÂTRE ROYAL

“ SIDE-TRACKED ”



Voilà de tous les drames qu'a inspiré la vie dans les chemins de fer, l'un des plus émouvants. C'est ainsi qu'en a jugé l'auditoire nombreux qui remplissait le Royal cette semaine.

La pièce contient tout ce qui peut empoigner un public ; situations terribles,

coups de théâtres saisissants, scènes pathétiques. Ajoutons à cela, des décors magnifiques et de bons acteurs.

Parmi ces derniers, il faut mentionner au premier rang Jule Watters, qui mérite des éloges pour son jeu puissant et vrai. Mlles Reynolds sont aussi très sympathiques.

La grande scène du chemin de fer au troisième acte a soulevé des applaudissements enthousiastes.

Pendant la pièce, plusieurs variétés sont introduites : chants, quatuor, danses, etc. C'est ce que nous avons eu de mieux jusqu'ici au Théâtre Royal.

La semaine suivante : The New-York Star Vaudeville Company tiendra l'affiche.

PAS D'ORGUEIL



Madame Landouille.—Ce que j'ai été bête de t'épouser ! Ce que j'ai été bête !

Monsieur Landouille.—Allons donc ! Pas de vantardises ! A t'entendre, on dirait que tu es la seule bête au monde.

INCAPABLE D'Y PARTICIPER



Tante Hélène.—Tu me parais accablée de soucis ; permets-moi de les partager.

Odile.—Impossible, ma tante : j'ai trois offres de mariage et il faut que je fasse mon choix demain.

HISTOIRE D'UN TABLEAU

L'huissier sensible n'est point un mythe, comme plusieurs pourraient le croire et le croient en réalité. En Franche-Comté, à Saint-Marc-des-Bois, nous avons connu un de ces types que les railleurs considèrent comme des exceptions. C'était, à cette époque, un grand diable de trente-deux ans, taillé à coups de serpe, dont la charpente sans symétrie, était surmontée d'une tête mélancolique, percée de deux yeux d'un bleu pâle cliquant derrière des lunettes de myope.

Il se nommait Symphorien Boutin.

Comment ce garçon était-il arrivé au poste d'officier ministériel ? Il appartenait à une famille de paysans aisés, mais grevés d'un enfant de plus que les parents du petit Poucet. Quand il eut treize ans, sa croissance et sa maigreur effrayèrent les auteurs de ses jours.

—S'il continue, disait le père, il dépendra la lune.

Et sa mère ajoutait :

—Sa figure ressemble à un fer de bêche.

MAL IRREPARABLE



Box.—Vous (hic) êtes un idiot.

Cox.—Vous êtes ivre.

Box.—Je le sais. Seulement, demain je serai dégrisé ; mais vous serez encore idiot.

**

On remarqua, en outre, qu'il boutait, en mangeant, son nez dans son assiette. De là, le sobriquet de *brelu* que lui donnaient ses camarades. *Brelu* signifie : qui a la vue basse. Impossible de faire de lui un cultivateur. On le plaça au collège pendant quelques années, après quoi, il griffonna du papier dans une étude de tabelion ; puis aida son parrain, vieil huissier célibataire, qui, en mourant, lui légua son office. Quoique long et sec comme une gaule à noyers, quoique *brelu*, Symphorien était actif et laborieux, de plus intelligent ; mais il avait le tort de ne guère appliquer son intelligence qu'à des matières à peu près étrangères à sa profession. Il s'occupait de minéralogie, d'archéologie, collectionnait des cailloux,

de vieux sous, de vieilles gravures, de vieux bibelots, et n'apportait à ses fonctions quelque zèle et quel-

que assiduité que dans la pensée de pouvoir devenir plus tard commissaire-priseur dans une ville. C'était son rêve ; mais, pour le réaliser, il fallait un capital relativement considérable et ses opérations, dans une sous-préfecture modeste, ne le lui produisaient pas. Nous l'avons laissé d'ailleurs entendre au début de ce récit : il était sensible ; chez lui, dans son cabinet, il vous rédigeait des citations, notifications, significations et sommations, dans un style tout à fait terrible, avec des formules qui semblaient avoir été copiées sur celles des excommunications majeures du moyen âge ; et le tout se clôturait par un paraphe qui présentait l'aspect d'un porc-épic et dont chaque trait ressemblait à la barbe d'un hameçon ou à la langue béfide du serpent ; mais, au dehors, toute cette férocité se fondait dans une indulgence qui dépassait les limites de la faiblesse. Un de ses amis qui visait à l'esprit, étant peintre d'enseignes, lui répétait souvent :

—Ce n'est pas toi qu'on représentera jamais dans l'attitude du... commandement.

—Que veux-tu ? répondait Symphorien. Je ne peux pas voir un mobilier dans la rue, sans que les larmes ternissent immédiatement le verre de mes besicles. Ah ! si j'étais commissaire-priseur !

Un dimanche, il dut procéder à une double saisie : saisie-exécutoire et saisie-brandon, sur un paysan d'un hameau dépendant de son village natal.

—Pour quatre-vingt-dix francs ! grommelait-il. Pauvre père Pitois !

**

Il arriva au moment où les gens venaient de la messe, dans leurs habits de fête. Le sourire brillait sur toutes les lèvres ; le temps était superbe ; on comptait sur une bonne récolte. Il poussa la porte d'une mesure, sur la façade de laquelle s'épanouissaient des feuilles de vigne, car on était dans la première quinzaine de juin. Un homme d'une cinquantaine d'années, assis sur un tronc d'arbre imparfaitement équarri, se leva à son aspect :

—Vous êtes l'huissier ? dit-il d'une voix sourde.

Derrière lui trois ou quatre enfants dont le plus jeune paraissait avoir une dizaine d'années, se levèrent, à leur tour, contemplant l'étranger avec un air d'effarement. Malgré leur apparence de dénuement et l'absence de toute chaussure, ces enfants étaient très propres et portaient des chemises rapiécées mais blanches.

—Vous ne me reconnaissez donc pas ? fit Symphorien.

—Il me semble tout de même, répondit le paysan, en arrondissant la main au-dessus de ses yeux, comme un réflecteur, que vous êtes le dernier des fils de Babie (Barbe) Boutin.

—Oui ! père Pitois. Mais qu'est donc devenue Mlle Soizotte (Françoise) ? Il y a bien longtemps qu'elle n'amène plus de lait, à Saint-Marc, dans sa petite voiture.

—La vache, l'âne, la voiture, il n'y a plus rien de tout ça.

Une porte intérieure s'ouvrit ; une belle et forte fille de vingt-quatre à vingt-six ans apparut :

—Me voici, monsieur Symphorien, dit elle ; mais bien triste, allez !

—Je le sais trop, répliqua-t-il. Gremillet, votre propriétaire, est impitoyable.

—Quand on doit, il faut payer, dit le père

VOLEUR VOLÉ



Le sergent de ville.—Hello ! Qu'y a-t-il donc ?

Le monsieur aviné.—J'en ris encore ; vous voyez le cocher qui s'en va ; il a cru que j'étais ivre ; il m'a enlevé ma montre et mon diamant et il s'est sauvé.

Le sergent de ville.—Il n'y a pas là de quoi rire.

Le monsieur.—Oui, mais... ha ! ha ! ha !... il a oublié de se faire payer sa course.

Pitois, avec un geste de résignation ; rien n'est plus juste. Il aurait pu, cependant, attendre un peu. J'ai entrepris le cassage des pierres pour la rectification du chemin vicinal de la Basse-Noue. Avec mes trois aînés, c'était l'affaire de peu de temps et je l'aurais soldé. Il n'a pas daigné m'écouter. Que voulez-vous ? Il a le droit et la loi pour lui. Soizotte "montre" les meubles et le jardin à M. Boutin. Ce ne sera malheureusement pas long.

**

Quatre lits, en effet, ou plutôt des cadres de bois blanc, avec des draps élimés et des couvertures minces comme des toiles cirées, une scille pleine d'eau avec son bassin de cuivre, une armoire vermoulue, deux tables de sapin, quelques chaises de frêne, un vieux poêle des forges de Gray, quatre ou cinq ustensiles de cuisines, un Christ et une Sainte Vierge en plâtre, c'était à peu près tout. Pauvreté touchant à la misère, mais pauvreté décente, car tout luisait dans ce déplorable logis ; et l'on n'y eût pas découvert un atome de poussière. Que'que chose même égayait la cabane : sur la fenêtre d'une chambre vraisemblablement occupée par Soizotte, fleurissaient, dans des vases de terre grossièrement émaillés,

deux magnifiques géraniums, et, à la muraille du fond, de chaque côté d'un tableau enfumé, soulevaient deux têtes de femmes enluminées de teintes si vives qu'elles en étaient criardes. Par la fenêtre qui était restée ouverte, l'officier ministériel jeta un coup d'œil sur le jardin, objet de la saisie-brandon, où, dans une clôture de groseilliers, marquée aux quatre coins par des arbres presque sans fruits, verdissaient du persil, du cerfeuil, de l'oseille, des hampes d'oignons, d'ails et d'échalottes. Puis, ses regards revinrent au tableau placé entre les deux chromos.

—Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il à la jeune fille.

—Des images que les épiciers donnent en primes, quand on leur achète de la chicorée.

—Je parle de cette toile.

—Oh ! ce n'est rien. C'est vieux comme Hérodote. C'était déjà dans la chambre de mon arrière-grand-mère. Décrochez et voyez !

* * *

Symphorien prit le tableau, mouilla son mouchoir et le passa doucement sur la toile et sur le cadre. Les dorures du cadre, les couleurs et la toile reparurent peu à peu. Il tira de sa poche une seconde paire de lunettes qu'il équilibra sur son nez devant la première, et examina très attentivement.

Le tableau représentait un coin de village aux toitures et aux pignons flamands, accroupi au bord d'une mare ou d'une rivière, qui faisait tourner la roue d'un moulin rustique, dont la passerelle appuyait ses pilotis dans l'eau, de la façon la plus pittoresque. Rien de charmant comme ce groupes de maisons irrégulières, à demi cachées dans les feuillages et dont les arêtes s'estompaient dans l'ombre d'un arbre immense dont les branches envahissaient presque tout l'horizon. Au pied de ce colosse, sur la rive opposée, dans un clair obscur transparent, on devinait deux personnages principaux, vêtus de l'élégant costume du XVIIe siècle ; et, dans les broussailles, entre les herbes et les buissons, d'autres figures secondaires. A défaut de compétence spéciale, notre huissier collectionneur avait du goût ; il fut frappé de la hardiesse du coloris, de la finesse du dessin, de la remarquable distribution de la lumière.

—Cela me paraît très beau, s'écria-t-il.

Il se précipita, suivi de Soizotte, dans la pièce où se trouvaient le père et les enfants.

—Tenez-vous beaucoup à ce tableau ? demanda-t-il à Pitois.

—Oh ! que j'y tiens ou non, on le vendra avec le reste. Un aubergiste de Saint-Marc, pour qui j'ai distillé de l'eau de-vie, m'en a offert cent sous.

—Moi, je vous en offre cent francs.

Des larmes vinrent aux yeux de Soizotte.

—Oh ! je vous connais, dit-elle, d'une voix basse et douce qui fit passer un frisson dans les moelles de l'huissier ; c'est une façon de nous obliger.

Pitois levait les mains vers les solives noircies de la cuisine.

* * *

—Il ne s'agit pas de ça du tout, reprit Symphorien. Voilà le billet de cent francs. Nous allons nous rendre à la mairie où nous désintéresserons Gremillet ; puis... mais, d'abord avez-vous confiance en moi ?

—Vous êtes notre providence, fit la jeune fille.

—Une fois la chose arrangée, vous me rendrez le tableau, je l'emporte, je le vends, nous en partageons le prix. Supposons que les cent francs soient un acompte. Vous me faites une reconnaissance en due forme, et, au lieu d'être une providence, je suis un simple créancier. Si c'est conclu, tope là !

Il étendit la main et la sentit frémir au contact de celle de Soizotte.

—Je crois bien que c'est conclu, dit le père Pitois ! Quant à la reconnaissance, le délai pour le remboursement...

—Un an, deux ans, tout ce qui vous conviendra.

En s'en allant, Symphorien songeait un peu à Soizotte et beaucoup au tableau. A Saint-Marc, un membre de la société d'émulation qui passait pour un connaisseur, fit tomber une goutte d'eau froide sur son enthousiasme artistique :

—Cela, dit-il, c'est une "croûte" d'un assez mauvais élève de l'école hollandaise.

Symphorien était vexé au point qu'il oublia que le savant habitait le premier étage et faillit se casser une jambe en négligeant l'escalier. Il ne se découragea point et frappa à la porte d'un antiquaire israélite. Le fils d'Abraham étudia la "croûte" à la loupe.

—Le cadre est de la bonne époque de Louis XIV, dit-il. J'aurais preneur pour soixante francs.

—Mais la toile ?

Il héla sa fille, une admirable juive de vingt ans qui peignait un peu :

—Combien cela, Sarah ? lui dit-il.

Elle promena circulairement son pouce à la surface de la toile.

—Il y a de jolis détails, répondit-elle. J'en donnerais mille francs.

—Avec le cadre, ajouta le père.

Cette fois, l'huissier était enchanté ; mais comme l'instinct mercantile s'éveillait subitement en lui.

—Merci, dit-il en s'enfuyant. C'est un client qui m'a chargé de la vente. Je vais lui en référer et je reviendrai... peut-être.

Le soir, après avoir mûrement réfléchi, Symphorien confia à son clerc le soin de son office, se munit des références qui pouvaient lui être utiles, dîna plus copieusement que d'habitude, absorba coup sur coup deux tasses de café et prit le train de dix heures, qui le débarqua, vers neuf

LES PETITS RÉALISTES



Jules.—Veux-tu jouer au mari et à la femme ?

Léa.—Oui, ça me va.

Jules.—Eh ! bien alors, ôte-moi mes bottes.

heures du matin, à Paris, sur le quai de la gare de l'Est.

—Irai-je chez un marchand de tableaux, se dit-il, à l'Hôtel des ventes ou chez un expert ?

Il se décida pour l'expert et se fit conduire dans une maison de la rue Taitbout, où il trouva un petit vieillard au visage fin qui l'introduisit dans un cabinet dont la fenêtre claire et haute inondait de lumière jusqu'aux plus obscurs recoins de la pièce.

—Voyons, dit-il, avec un sourire légèrement goguenard !

Symphorien avait enveloppé, capitonné et ficelé son tableau avec les plus minutieuses précautions ; il le "déballa" avec une sorte de solennité. Le cadre frappa tout d'abord les regards de l'expert, comme il avait frappé ceux de l'antiquaire de Saint-Marc.

—Les ravissantes sculptures ! dit-il. Je connais des amateurs qui paieraient ce cadre fort cher.

La langue de Me Boutin se collait à son palais.

—Fort cher, murmura-t-il ! La formule me semble un peu vague.

—Une trentaine de louis

L'huissier eut un tressaillement.

Le vieillard, lui aussi, s'était muni d'une loupe ; il examinait la toile et plus son examen se prolongeait, plus sa physionomie devenait grave.

—Où avez-vous découvert ce tableau ? demanda-t-il.

—Chez un pauvre homme, dans un hameau franc-comtois.

—Eh bien ! sans qu'il s'en doutât, le pauvre homme possédait un chef-d'œuvre.

Puis, comme se parlant à lui-même :

—Est-ce Ruysdael ? Non, le vieux Jacques ne dégradait pas ainsi les tons. Il poétisait davantage la nature, mais il ne la rendait pas avec tant de netteté et de "réalisme", comme on dit aujourd'hui ; mais, à coup sûr, c'est d'un de ses contemporains, de ses rivaux, de ses élèves peut-être, mais d'un élève digne du maître. Pas de signature, malheureusement. Ah ! voyons !

Prestement il détacha le châssis du cadre et poussa un cri :

—Ah ! derrière la toile ! Un monogramme, deux lettres entrelacées : un M et un H, Meindert Hobbema ! Je m'en doutais.

Symphorien rougissait, pâlisait, tremblait de la tête aux pieds, pendant ce soliloque.

—Vous voulez vendre ce tableau ? lui dit l'expert.

—Je ne suis venu ici que pour cela.

—Eh bien ! déjeunez avec moi, je vous prie ; ensuite, je vous conduirai à l'hôtel du possesseur d'une de nos plus riches galeries. Il vous en offrira, j'en suis sûr, un bon prix.

PETITE FILLE ENTREPRENANTE



Mademoiselle Elise (à la veille d'épouser un veuf).—Eh bien, Monique, je vais être ta nouvelle maman.

Monique (avec dignité).—Merci ; je préfère être moi-même ma maman.

Les deux grandes époques dans la vie de l'homme



I

A vingt ans ; quand le poil
commence à pousser.

II

A quarante ans, quand les che-
veux commencent à tomber.

—Un bon prix ! Oh ! monsieur ! Je ne comprends pas plus cette formule-ci que je ne comprendrais l'autre.

Une quarantaine de mille francs.

Symphorien, qui était assis, redressa sa taille démesurée dans un bond tel qu'il fit vibrer, en les heurtant du front, les lames de cristal d'un lustre suspendu au plafond.

—Oh ! monsieur, ne vous moquez-vous pas de moi ?

—Voulez-vous un chèque de cette somme sur la banque Rothschild ?

—C'est à devenir fou de joie ! Dire qu'un aubergiste de Saint-Marc en donnait cent sous au propriétaire.

—L'aubergiste n'aurait pas fait un mauvais marché, dit l'expert en riant.

On déjeuna, mais l'émotion coupait l'appétit à l'heureux officier ministériel. Il écoutait à peine les renseignements intéressants du vieillard sur diverses ventes célèbres. On ne connaissait pas encore les enchères prodigieuses de l'Angelus de Millet et de quelques toiles de Meissonnier ; certaines toiles n'en avaient déjà pas moins atteint des prix extrêmement élevés : ainsi, à la vente de M. de Lissingen, un portrait d'homme de Rembrandt : 170,000 fr. ; à la vente de M. Schneider : un intérieur de maison hollandaise de Pieter de Hooch, 135,000 fr. ; un intérieur de cabaret d'Adrien Vam Ostade, 103,000 fr. ; puis, le portrait de la duchesse de Devonshire, de Gainsborough, plus de 250,000 fr.

Symphorien, entre deux verres de vin de Bordeaux, ne cessait d'interrompre le vieil expert, par des sornettes ou des rappels à sa propre affaire.

—Tant d'argent ! Que n'ai-je étudié la pein-

L'ART DE VOYAGER GRATUITEMENT



Le premier passager. — Il paraît que la Compagnie a mis des espions sur le train pour nous faire payer de Montréal à St-Henri.

Le second passager. — Vraiment ? Je m'en moque de leurs limiers ; j'irai tant que je voudrai de Montréal à St-Henri sans payer un sou.

Le premier voyageur. — Je vous donne un écu pour votre secret. Le second voyageur (empochant l'argent). — Volontiers ; mais c'est fort simple. Quand je veux voyager sans payer, je me rends à St-Henri à pied. Comprenez-vous ?

ture ! Au fait, Gamichon qui dessine de si belles lettres sur les enseignes ne gagne que dix-huit cents francs par an ; et je n'ai d'ailleurs qu'une ambition : celle d'être commissaire-priseur à Vesoul ou à Langres. Là franchement, monsieur l'expert, aurai-je mes 40,000 francs ?

Il finit par les avoir, plus 1,500 fr. que le possesseur de la galerie lui octroya gracieusement pour ses frais de voyage qui n'avaient pas dépassé 60 francs. Il rayonnait. Jamais il n'était venu à Paris. Dans d'autres circonstances, peut-être eût-il sacrifié une semaine à s'initier à l'existence de la grande ville. Il ne voulut pas y demeurer un jour de plus ; il lui tardait de revoir sa bourgade, sa maison au murs couverts d'affiches, son clerc qui dévorait, en pains d'un sou, ses maigres émoluments, la cabaretière qui lui fournissait sa pitance, le petit café borgne où il jouait aux dominos avec son ami, le peintre Gamichon...

—Je le baptise, dit-il, et je l'appelle Hobbema.

Il lui tardait surtout de jouir du spectacle de la stupeur du père Pitois et de Mlle Soizotte, dont la silhouette commençait à trotter dans son esprit et même un peu dans son cœur.

Il partit le soir même et jamais voyage ne lui parut aussi long. Il est vrai de dire que le brave homme, en arrivant Barsur-Aube ou à Chaumont, était devenu subitement perplexe, presque sombre. Il s'était fait ce raisonnement :

— Ce tableau n'était pas à moi, en réalité, mais au père Pitois ou à sa fille. Que je leur réclame 20,000 francs de commission pour l'avoir vendu, c'est par trop fénérateur, comme disent les avocats qui posent pour la technicité. Non ! non ! Je ne serai pas encore commissaire-priseur cette fois !

Sur ce, il s'endormit jusqu'à sa destination et se réveilla très frais et très dispos, juste à la gare de Saint-Marc.

—Parti dimanche, à dix heures du soir ; revenu mardi, à huit heures du matin, je n'ai certainement point perdu de temps ; et la chose a été rondement menée. Complétons-la.

Comme il était en fonds, il fréta une voiture, et à neuf heures et demie, il s'asseyait sur une des chaises de frêne au père Pitois, en face de la table où celui-ci déjeunait, de pommes de terre en robe de chambre, avec ses enfants.

—A votre service, dit le paysan.

—Volontiers, fit l'officier ministériel, qui avait recouvré gaité et appétit.

Et, tout en épluchant un de ces tubercules qui lui brûlait les doigts :

—Ça, dit-il, j'ai vendu le tableau.

—Ah ! fit tranquillement le bonhomme. Plus de cent sous ?

—Beaucoup plus de cent sous ! Infinitement plus.

—Quelque fou ! Il y a des gens, ai-je entendu dire, qui achètent de vieilles assiettes à vingt francs la pièce.

—J'ai eu plus de vingt francs, plus de cent, plus de mille ?

—C'est lui qui est fou, grommela Pitois.

Soizotte se leva toute droite :

—Ne nous faites pas de plaisanterie, monsieur Symphorien, dit-elle, nous avons été trop malheureux.

—Je ne suis ni un fou, père Pitois, ni un plaisant, mademoiselle.

* *

Il ouvrit son portefeuille et étala sur la table, où fumaient les pommes de terre, dans une corbeille de saule et de viorne, quarante billets de mille francs presque neufs.

—Je l'ai vendu quarante mille francs, dit-il.

Le père, la jeune fille, les enfants, ouvraient de grands yeux. Pitois et Soizotte se récrièrent :

—Ce n'est pas possible ! Cette vieillerie, quarante mille francs ! Quoi ! nous aurions la moitié de cette somme !

—Vous aurez la somme tout entière. Si je ne suis ni un fou ni un plaisant, je suis moins encore un fripon.

—Holà ! s'écria Pitois, je ne sais si tout cela

LES JOURS SE SUIVENT ET NE SE RESSEMBLENT PAS



La tante, qui fête l'anniversaire de Juliette. — T'amuses-tu bien ?

Juliette. — Non, ma tante.

La tante. — Comment cela ? Est-ce que nous n'avons pas mis la maison à l'envers pour toi ?

Juliette. — Oh ! aujourd'hui, tout est beau ; mais ça va être si ennuyant demain au couvent !

n'est pas un rêve que nous faisons tous ; mais, si nous ne rêvons pas, j'entends que notre contrat s'exécute et que nous partageons, comme c'est convenu.

—Vous ne pouvez m'empêcher de donner à votre fille...

—Vous êtes un brave cœur et votre réputation n'a pas menti, dit Soizotte toute tremblante, en l'interrompant et en lui tendant la main ; mais je n'accepterai rien que de celui qui m'épousera.

—Ah ! si j'étais moins laid ! fit Symphorien en tremblant à son tour ; croyez bien que... Mais à quoi vais-je penser ?... Vous ne voudriez pas.

Soizotte baissa la tête :

—La femme que vous choisirez, murmura-t-elle, aura le droit d'être fière de son mari.

* *

La glace était rompue. A quelques mois de là, M. Symphorien Boutin était l'époux de Soizotte et avait troqué son office d'huissier contre celui de commissaire-priseur.

ALEXIS MEUNIER.

COMME BEAUCOUP D'AUTRES

La petite Alice (qui vient de lire plusieurs annonces matrimoniales). — Maman, n'est-ce pas que tu connaissais bien papa avant ton mariage ?

La mère (avec tristesse). — Du moins, je le croyais.

CONCOURS EXCITANT



I

Piedcollant.—Je te parie que je suis plus paresseux que toi.
Raseterre.—Je t'en fiche ! Es-tu capable de me montrer des fils d'araignée comme ceux-ci aux jambes ?



II

Piedcollant.—Regarde-moi la tête. Il y a un mois que je n'ai pas dérangé ce nid d'oiseaux.

A PROPOS DE BOTTES

Il y a deux ans à peine, nous dit notre ami Z..., je revenais d'Avignon à Paris ; et grâce à cette ruse assez innocente qui consiste à se servir de sa canne comme d'un verrou, en l'introduisant — à l'intérieur d'un wagon — dans la poignée de la portière, pour empêcher les importuns d'entrer, je pensais pouvoir passer la nuit tout dans un compartiment de première classe, lorsque, quelques minutes avant le départ, j'entendis des voix bruyantes qui se rapprochaient sur le quai de la gare. L'instant d'après, une main puissante tournait la fermeture du compartiment. Ma canne céda en se brisant sous l'effort d'un intrus, et je vis paraître une sorte de milord, qui se disposait à faire irruption dans le train, avec une multitude de paquets. Trois autres personnes, arrivées à la dernière minute, s'élançèrent à sa suite, si bien qu'en un clin d'œil nous fûmes cinq voyageurs dans le compartiment.

Il fallut se résigner.
J'en fus quitte pour réunir précipitamment mes bagages, et j'allai me blottir dans un coin.
L'Anglais s'assit à l'autre extrémité du wagon. L'un des nouveaux arrivants prit en hâte le troisième coin ; un autre occupa le quatrième, et le cinquième voyageur se casa, comme il put, entre ses voisins.
Il devait être huit heures du soir.
Un quart d'heure plus tard, le train filait à toute vitesse. Notre Anglais, dépliant une énorme couverture, prenait dans ses plis un foulard rouge dont il s'enveloppait la tête. Il assujettissait ensuite une casquette de fourrure sur son foulard, quittait son pardessus, son gilet, et se revêtissait d'une chaude houpelande. Après quoi, il replaça dans le filet les vêtements dont il s'était débarrassé, s'enroula les jambes dans sa couverture et chercha une position commode pour dormir.

Mes autres compagnons de voyage l'avaient devancé. Deux d'entre eux, après s'être coiffés d'une toque de drap, commençaient à ronfler bruyamment ; le troisième reposait en silence ; l'Anglais ne tardait pas à imiter leur exemple, et moi-même je sentais le sommeil me gagner déjà, lorsque je vis le lord se réveiller soudain, abandonner sa position horizontale, rejeter sa couverture et se rasseoir sur la banquette. Nous croyant sans doute tous endormis, il se mit à retirer ses deux bottes, — d'énormes bottes de chasse, — qu'il laissa dans l'allée du compartiment, et, ne conservant aux pieds que ses chaussettes blanches, il s'enroula de nouveau dans sa couverture, pour reprendre sa position première.

—Si chacun de nous prenait autant de liberté pensai-je, l'atmosphère du compartiment s'en ressentirait.
Mais l'anglais se rendormit aussitôt, dans la placidité des consciences tranquilles, et je restai songeur...

Je n'étais pas seul éveillé.
Quand le lord eut commencé à ronfler, son voisin de face, qui, malgré l'obscurité relative produite par le déploiement du store tendu sur la lampe, n'avait pas perdu de vue un seul mouvement de l'Anglais, avança la main sans se déranger ; puis, pour se débarrasser d'un voisinage qu'il trouvait gênant, il prit délicatement une botte par la tige, et, de l'air le plus naturel du monde, il la jeta par la portière, avec la même indifférence qu'il eût mise à secouer la cendre de son cigare. Cela fait, il ramena sa main à la hauteur de son estomac, croisa les bras et dormit.

Ayant tout suivi des yeux, je ne pouvais que déplorer la responsabilité encourue par ce voyageur, si peu soucieux de la propriété d'autrui. Je me demandais ce qui allait se passer au réveil de l'Anglais. Evidemment, il réclamerait sa botte absente. Nous allions avoir un peu de gaieté. Et dans l'attente des événements, je risais de la confiance de mon compagnon de voyage, qui ronflait de plus belle, sans se douter du tour pendable que son voisin venait de lui jouer.

A dix heures et demie, nous arrivions à Valence.
Personne ne bougea.
A minuit, le train entra en gare à Lyon, Deux des voyageurs descendirent pour se dégourdir les jambes. L'Anglais, parfaitement tranquille, laissa circuler autour de lui, s'étira les bras, toussa, bâilla sans plus se soucier de ses bottes que de son premier soulier, et conserva sa position horizontale.
Au coup de sifflet, les voyageurs reprirent leur place. L'employé ferma les portières ; le train se remit en marche. L'Anglais, lui, se remit à ronfler...

Je restai éveillé.
Cependant, bercé par le mouvement monotone du train, je m'endormis aussi ; car une heure plus tard environ, j'étais tiré de mon sommeil par un

bruit de portière brusquement refermée. J'ouvris les yeux. Nous étions arrivés à Mâcon. Je me redressai, et je remarquai, non sans surprise, que le coin précédemment occupé par le vis-à-vis de l'Anglais était libre.

Le "coupable" venait de descendre.
A Dijon, un autre de nos compagnons de voyage nous quittait aussi. Nous ne restions plus que trois, en comptant l'Anglais qui ronflait comme un tuyau d'orgue. La situation commençait à se corser.
—Pourvu que l'autre ne descende pas avant Paris ! pensai-je avec un peu d'inquiétude.

Hélas ! à six heures du matin, je vis qu'il se frottait les yeux, pliait sa couverture, et, à Laroche, il m'abandonnait... Le lâche !...
Je me trouvais dans une jolie position ! Sans aucun doute, j'allais assumer la responsabilité de la disparition de la botte. Comment me tirer de là ? Impossible de descendre avant Paris. J'avais besoin d'y rentrer.

Tout ce que je pouvais faire, c'était de changer de compartiment. Je sautai sur mon indicateur. Une sueur froide inonda mes tempes. Nous étions en rapide. Le train ne s'arrêtait plus avant l'arrivée. Quand à déménager pendant le trajet, il ne fallait pas y songer, à moins de risquer de se rompre les os.

Je n'avais pas replié mon indicateur, que la glace s'abaissait brusquement. Un inspecteur demandait par la portière le contrôle des billets. Il fallut réveiller mon Anglais. Du reste, il faisait déjà grand jour.

Notre homme profita de la circonstance pour commencer sa toilette.
—Nous y voici ! me dis-je ; gare au coup de théâtre.

Quand il eut repris son billet—troué par l'emporte pièce de l'inspecteur—et revêtu sa jaquette, il atrapa la botte isolée que son impitoyable voisin lui avait laissée pour compte, et la chaussa avec effort. Puis, d'un coup d'œil investigateur, il chercha la pareille.

A partir de ce moment, je crus devoir simuler l'homme endormi. Mais je trichais, tenant à voir au moins d'un œil, ce qui allait se passer. Je m'efforçai surtout de ne pas rire.

Mon anglais souleva le volant du drap qui masque le dessous de la banquette ; il fourragea dans l'ombre avec sa jambe. Vains efforts. Il s'accroupit à terre, regarda à droite, à gauche, dans le filet... Rien !

Heureux les gens qui savent conserver leur sérieux ! Pour ma part, je ne fus pas maître de moi. La vue de ce grand diable d'homme à la recherche de sa botte, la pensée du spectacle qui allait me donner en sortant à cloche-pied de la gare, m'ôtèrent la possession de mes moyens. J'éclatai. C'en était fait !

En m'entendant rire, l'Anglais se retourna comme si je l'avais mordu.
—Pédon ! fit-il avec un accent britannique des

LES AVANTAGES DE LA CRINOLINE



I

Le tramp (croyant avoir affaire à une vieille sans défense).—Tiens, j'aime cela, moi, le lait ; vous allez me traiter !



II

La vieille (dégageant sa crinoline).—Ravageot, mange-le !

plus prononcés, vous saviez où on a mis le botte de moâ ?

—Quoi donc ? dis-je en me redressant, mais sans avoir l'air de comprendre.

—Le botte de moâ ! reprit-il.

—Oui ; eh bien ?

—Il me montra son pied déchaussé :

—Où il est ?

Je haussai les épaules comme un homme qui ne sait pas.

—Mon botte, enfin ! cria-t-il d'une voix de tonnerre.

—Eh ! que voulez-vous que je vous dise ? cherchez là !

—Je le cherchai aussi ; mais je trouvai pas... Vous avez caiché la botte de moâ ?

—Ah ! je vous jure que non, par exemple !

—Alors, dites où il est ?

—Est-ce que je sais ? Cherchez mieux !

—Nô... Je avais très bien cherché. Vous avez caiché la botte de moâ ?

—Ah ! sapristi ! m'écriai-je avec vivacité, qu'il vous sulfise de savoir que je n'ai pas touché votre botte. Si on vous l'a cachée, ce sont sans doute ces messieurs qui sont descendus.

—Nô... nô... ils dormaient.

—Eh bien, moi aussi !

TOUT NATURELLEMENT



Maud.—Qu'allons-nous faire, si la crinoline vient réellement à la mode ?

Hermine.—Nous nous demanderons comment nous avons été assez sottes, un jour, pour porter des robes collantes.

—Du tout ! s'écria-t-il ; vous avez ri du malheur de moâ !

Et il répéta :

—Alors, vous voulez pas dire ?

—Je ne le peux pas... je n'en sais rien du tout. Voilà qui est clair.

—Très bien ! dit l'Anglais en manière de conclusion.

Il retourna à sa place d'un air grave, termina ses paquets, changea de coiffure, examina d'un air désolé son pied déchaussé, dont il faisait jouer les doigts dans la chaussette blanche, et ne dit plus un mot jusqu'à l'arrivée.

Au dehors, une pluie battante cinglait les vitres.

A neuf heures et demie, nous entrions en gare.

Je bouclai ma valise, mes derniers paquets, et, comptant laisser mon compagnon de route se tirer d'affaire comme il le pourrait, j'allais descendre, quand l'Anglais, s'interposant aussitôt, me barra le passage avec son bras, se mit à la portière et appela un homme de la Compagnie.

Je me disposais à descendre à contre-voie. Il me retint par le pan de mon habit, qu'il aurait déchiré si j'avais tenté de fuir.

—Ah ! ça, est-ce que vous plaisantez ? m'écriai-je.

—Nô... nô... fit-il gravement. Nous autres, dans la Angleterre, ne jamais plaisanter des choses sérieuses...

Un inspecteur arrivait.

—Pédon, dit le lord, en montrant son pied déchaussé qu'il leva jusqu'à l'ouverture de la portière restée fermée pendant le voyage, le môssieu que voici — il me désignait — a pris le botte de moâ, qu'il ne veut pas rendre. Je voulais, moâ, le dénoncer au policemen ; seulement, comme je ne pouvais aller sans mon botte, dans la boue, je vous commandai de faire venir un homme qui va porter moâ sur son dos, pour traverser la gare. Môssieu le voleur nous accompagnera jusque chez le policeman.

A cette déclaration, l'inspecteur resta comme ahuri. Il ne savait si l'Anglais parlait sérieusement ou s'il plaisantait. Je partis d'un nouvel éclat de rire, qui exaspéra mon compagnon de voyage.

Pendant, il me tardait d'en finir. Comment faire ?

—Si je raconte la vérité, pensai-je, l'Anglais ne voudra jamais me croire.

L'inspecteur paraissait de plus en plus perplexe.

Soudain, une idée me vint, canaille en somme, mais pratique. Sûr à l'avance du succès d'hilarité que ne pouvait manquer d'obtenir la promenade de mon lord à califourchon sur le dos de l'homme d'équipe, je pensai que le meilleur moyen de me débarrasser de lui était de le faire passer pour fou. Aussi bien sa surexcitation, sa façon d'agiter à la portière son pied déchaussé devaient elles prédisposer l'inspecteur à croire à ma déclaration. D'un geste, je lui indiquai ma pensée. Il la saisit à merveille.

Je me penchai donc vers lui et je lui dis à l'oreille :

—Hélas ! monsieur, vous ne vous rendez guère compte par vous-même de l'état d'esprit de ce malheureux aliéné. Atteint du délire de la persécution, il est convaincu que je lui ai volé sa botte. Qu'en a-t-il fait ? Je l'ignore, étant monté après lui dans le train, à

un moment où il paraissait endormi. Il ne manquera pas de vous raconter que, pendant son sommeil, j'ai voulu lui jouer un tour de mauvais goût et que je me suis approprié sa chaussette... Vous êtes prévenu. Vous saurez que lui répondre... Voyez, du reste, son agitation. Ce qu'il y a de plus simple, selon moi, c'est de le diriger sur l'infirmerie spéciale en lui donnant l'assurance qu'il y trouvera sa botte.

—Compris ! murmura l'inspecteur.

Un homme d'équipe arrivait. L'Anglais monta à cheval sur son dos, que je vis ployer sous la charge, et

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON



Le premier orateur démagogue.—C'est honteux ; il paraît qu'on t'a garoché avec des œufs ?

Le second démagogue.—Oui ; mais il y en avait trois ou quatre de très bons.

il prit ainsi le chemin du commissariat en criant :

—Venez ! venez ! môssieu le voleur ! je veux faire mettre vô au poste.

—Soyez tranquille, lui dis-je, je vous suis !

Mais après quelque pas, les curieux et les rieurs accourus, à la vue de cet étrange voyageur, devinrent si nombreux, que je pus, avec la complicité de l'inspecteur, gagner une porte de sortie, après lui avoir chaleureusement recommandé mon fou.

—Comptez sur moi, me dit-il, ce matin même, il sera examiné au point de vue mental...

J'étais enfin délivré de mon Englishman...

—Depuis lors, ajouta notre ami Z..., j'ai toujours négligé d'aller aux informations. Mais je ne serais pas autrement surpris que mon Anglais eût été envoyé à l'asile Sainte Anne.

Ce ne serait pas le premier que l'administration y eût enfermé... à propos de bottes !

PAUL BONHOMME.

A la demande : " Ne pouvez-vous pas essayer de m'aimer ? le monsieur répond :—Non ; ma santé est tellement délicate que le médecin me défend le moindre effort.

Ripans Tabules have come to stay.

RIVÉ A FROID



Le jeune Ludovic (après un long silence).—Savez-vous qu'il neigeait lorsque je suis entré ?

Mademoiselle Julienne (baillant).—Il doit y en avoir épais maintenant.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE ROI DES GUEUX

PREMIÈRE PARTIE

LE DUC ET LE MENDIANT

VII

LA COUR DES CASTRO

(Suite)

—Seigneur comte, répondit Ramire, j'ai coutume de confier mes secrets seulement à mes amis.

—Et je ne prétends pas être du nombre. C'est très bien, Seigneur Mendoze. Galfaros, ouvres-nous la porte de la cour des Castro.

Galfaros, nous le savons, était incapable de désobéir à un ordre du jeune comte Palomas. Il s'élança en avant, le bonnet à la main, précédant tous ces chers seigneurs qui avaient bien le droit de s'entr'égorgier dans son enclos, puis qu'ils étaient la véritable fortune de l'établissement.

Nos courtisans traversèrent une galerie ornée à la mode orientale, où restaient encore les chaudes émanations de l'orgie nocturne. Sur des piles de coussins, deux ou trois femmes en costume éclatant étaient couchées.

A terre, se voyaient les instruments du concert que Ramire avaient entendu la nuit précédente dans le silence de la ville endormie : une guitare, une mandoline et des castagnettes.

Galfaros poussa une seconde porte. Un courant d'air frais, tout imprégné du parfum des orangers en fleurs, fit irruption dans la galerie. Au bout d'un péristyle de marbre bizarrement échantillonné, s'ouvrait la cour des Castro, ménagée sur l'emplacement des anciens bains du sérail.

Trois côtés des arcades de la cour des Castro, qui entouraient jadis la piscine arabe, existaient encore avec leurs faisceaux de colonnettes surmontées de galeries à jour. Le troisième côté avait été mis à bas par le marquis de Tarifa. A la place s'élevait le monument appelé : "le Sépulcre".

Un triple rang de cyprès le cachait presque entièrement aux regards.

Les gens de Séville disaient que les Castro étaient derrière ces cyprès à dormir leur dernier sommeil.

Tout le reste du *patio* présentait à la vue des objets gracieux et charmants qui contrastaient fort avec cette lugubre perspective. L'ancienne piscine fournissait au centre un jet d'eau copieux, dont les gerbes baignaient un groupe de bronze.

C'étaient autour de riants massifs de plantes tropicales et de frais gazons, qui jamais ne perdaient leur verdure ; le long des arcades, trois allées d'orangers séculaires couraient, découpant les festons de leur riant feuillage sur les dentelles bariolées de la galerie mauresque.

Il paraît que notre bon Ramire aimait le luxe et les belles choses sans les connaître, car ses narines s'enflèrent en traversant la galerie. Son regard ébloui parcourut le *patio*. Il eut un sourire.

—Fermez toutes les portes, ordonna le comte de Palomas.

On entendait, par-dessus les murailles, les clameurs de la foule au dehors.

Le comte lâcha le bras de Mendoze et se dirigea vers un espace carré, ménagé dans le gazon, à gauche de la fontaine. C'était

comme une aire bien battue où la terre franche n'avait pas une ride. On pouvait là se rencontrer quatre de front.

Narciso de Cordoue suivit son soleil, comme il appelait parfois le jeune comte de Palomas. Galfaros s'approcha respectueusement et demanda :

—Faut-il le maître chirurgien de Son Excellence ?

—Non, répondit Palomas ; il n'y aura point de blessés.

Et le gros Narciso ajouta d'un air sombre :

—Il n'y aura que des morts !

Galfaros se retira. Dès qu'il eut passé le seuil de la galerie, il se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes. Ce n'était certes point pour aller chercher le maître chirurgien malgré la défense du comte de Palomas.

—Seigneurs, reprit celui-ci, je désire qu'il soit prêt une rapière à ce brave garçon ; la sienne est à deux tendants, et plus longue d'un demi-pied que la mienne.

Mendoze ficha aussitôt son épée dans le gazon.

Une voix prononça tout bas derrière lui :

—N'avait-elle pas mieux à faire que cela ?

Il se retourna vivement. Son regard rencontra celui du marquis de Pescaire, fixé sur lui avec une expression véritablement étrange. On eût dit que le marquis cherchait à lire sur son visage le mot indéchiffrable d'une énigme.

Mendoze ouvrait la bouche pour interroger, lorsque s'éleva de nouveau la voix provocante du jeune comte.

—Donne-lui ton épée, Silva, disait-il ; la messe doit être commencée.

—Et le temps passe, ajouta le marquis.

Ce dernier mot répondait précisément au vague remords de Mendoze, qui regrettait déjà son équipée.

—Bah ! dit-il en saisissant la rapière que lui tendait don Julian de Silva, ce ne sera pas long désormais. En vous remerciant, Seigneur ! Voici un brillant joujou qui ne me fatiguera pas le poignet.

Il sauta dans l'espace réservé, et répondit galamment au salut que lui adressait le comte de Palomas. Don Narciso, l'épée à la main, appelait Moncade à grands cris. Celui-ci vint se placer auprès de Ramire. Les quatre épées se choquèrent en même temps.

Le comte de Palomas passait pour être un des meilleurs élèves de maître Herrera, et le gros Cordova avait des prétentions majeures au titre d'habile duelliste. La fortune, il faut le croire, les servit mal. Le gros Narciso fut désarmé à la première passe, et le comte, reculant par trois fois, toucha du talon l'herbe qui formait l'enceinte derrière lui.

—Comte, dit Pescaire, pendant que Narciso confus ramassait son arme, maître Herrera ne reconnaîtrait pas sa riposte de pied ferme !

Palomas était pâle, la colère le prenait.

Ramire lui rendit du champ, et dit avec émotion :

—Seigneur, je n'ai jamais tué personne en duel. D'après ce que j'ai vu et entendu de vous, vous n'êtes pas prêt à paraître devant Dieu. . . .

—As-tu pitié de moi, mon brave ? interrompit le jeune comte en ricanant.

Il lui porta en même temps, roide comme balle, un coup sur dégagement en pleine poitrine.

—A toi ! fit-il triomphant déjà.

Mais Ramire avait paré sur place, d'un simple temps de poignet. Il ne riposta point et reprit :

—Seigneur, je vous supplie de réfléchir. Je suis un inconnu pour vous, mais je prends l'engagement d'honneur de taire cette aventure. Tous ceux qui vous entourent sont vos

amis : retirez seulement les paroles qui ont outragé la plus noble et la plus malheureuse des femmes. . . .

—Joue ton jeu ! interrompit encore Palomas, qui essaya, sans résultat aucun, toute la série des feintes et entre-temps de maître Herrera.

—Vive Dieu ! s'écria Moncade ; il le joue assez bien, son jeu ! . . . et son rôle aussi, ajouta-t-il plus bas.

Don Julian de Silva se pencha à l'oreille du jeune comte.

—Tu n'as rien à gagner avec celui-là, dit-il. Sur le terrain où nous sommes, ta vie est entre ses mains.

—C'est assez de folies, conseilla de son côté Soto-Mayor.

Palomas frappa du pied. Il écuma de rage. Il écarta d'un moulinet ses amis qui l'entouraient de trop près, et s'écria en s'adressant à Mendoze :

—Ma femme me payera ta dette, l'ami, et toutes celles de mes bons compagnons. Par la corbleu ! défends-la bien, puisque tu as le droit de la défendre, car moi je serai sans miséricorde !

—Le temps passe, dit pour la seconde fois Moncade, qui était un peu en arrière de Ramire.

Celui-ci prit à pleine main ses cheveux qui lui couvraient le front. Son regard, que l'hésitation voilait naguère, éclata soudain comme un feu.

—A la bonne heure ! fit le comte, qui se coucha sur ses jarrets et prit la garde napolitaine

Narciso de Cordoue attaquait en même temps, et s'escrimait comme un démon. Pescaire avait grand-peine à parer le déluge de bottes qui tombait sur lui.

Un bruit de pas précipités et de ferraille se fit dans la galerie voisine. Toute une escouade d'archers s'élançait à la fois par la porte brusquement ouverte.

—Vous témoignerez bien au seigneur régidor, disait maître Galfaros tout essoufflé de sa course, que c'est moi-même qui suis allé quérir main-forte !

—Bas les armes ! au nom du roi ! cria le premier sergent en franchissant le seuil de la cour des Castro.

Les petites danseuses, éveillées en sursaut, s'enfuyaient par les fenêtres.

Tous les archers faisaient irruption dans le *patio* en répétant :

—Bas les armes ! Seigneurs, bas les armes !

Mais il était trop tard. Le comte de Palomas était couché sur le gazon avec une estocade dans la poitrine, et Narciso de Cordoue gisait évanoui sur le sable.

Au moment où Palomas tombait, Moncade avait donné du plat de son épée sur le crâne du gros Narciso en disant :

—Celui-ci nous gênerait.

Puis, saisissant par le bras Mendoze, tout étourdi de la chute de son adversaire, il l'avait entraîné derrière les orangers, pendant que les courtisans s'empressaient autour du jeune comte de Palomas. En suivant le cloître, et abrités qu'ils étaient par le feuillage des arbustes, les deux fugitifs avaient pu gagner le massif épais au centre duquel s'élevait le Sépulcre.

De là ils pouvaient entendre les clameurs des archers demandant à grands cris le meurtrier du comte de Palomas.

—Qu'on garde toutes les issues ! ordonnait le chef de l'escouade.

Moncade s'arrêta au bord du massif. Pour sortir de là il fallait traverser un espace découvert.

—Seigneur ! dit-il à Mendoze, je vous sauverai ou je perdrai mon nom.

—Qu'ai-je donc fait pour mériter l'amitié

d'un homme tel que vous, Seigneur ? demanda Ramire, cédant à son étonnement, malgré le grand péril qui le pressait de toutes parts.

Moncade tourna vers lui ce regard singulier et inexplicable qui avait déjà causé tant de surprise à notre jeune bachelier.

Moncade montra du doigt la branche de myrte déjà desséchée qui ornait le sombrero de Mendoza.

Et, au lieu de répondre :

—En avant ! s'écria-t-il, nous nous expliquerons plus tard. Suivez-moi seulement, Seigneur Mendoza ; où je passerai, passez !

Ils s'élançèrent tous deux en même temps.

—Sus ! sus ! s'écria le chef des archers, dès qu'ils eurent franchi la limite des cyprès.

L'escouade entière se précipita à leur poursuite.

L'établissement du seigneur Galfaros n'avait point d'issue du côté de l'ouest, où était situé le Sépulchre. C'eût été folie que d'essayer le passage de la galerie où restaient des sentinelles. Le dessein de Moncade était de pénétrer dans le propre logis de maître Galfaros, qui avait une sortie sur le parvis de Saint-Ildefonso. Il connaissait les êtres.

Après avoir jeté la porte d'un coup de pied, car il ne s'agissait pas de s'attarder à ouvrir les serrures, —les archers étaient littéralement sur les talons des fugitifs—après, disons-nous, avoir jeté bas la porte, Moncade s'engagea tête baissée dans le logis privé de Galfaros. Il le traversa en ligne directe, ne répondant mot aux cris épouvantés des servantes, qui fuyaient devant ces deux hommes tenant encore à la main leurs épées nues.

La barre était mise à la porte donnant sur le parvis ; Moncade et Mendoza sautèrent par la fenêtre du rez-de-chaussée.

Mais l'alarme avait été donnée. Les alguazils et les archers grouillaient déjà dans la foule. Moncade repoussa, l'épée haute, les premiers qui se présentèrent, et s'ouvrit un passage jusqu'au perron où étaient les gueux.

Il y eut une scène de tumulte. La foule gênait les gens de l'hermandad, et cependant la foule criait tant qu'elle pouvait, comme elle entendait crier les archers.

—Sus ! sus au meurtrier du comte de Palomas !

—Arrêtez celui qui a tué le neveu de Sa Grâce le comte-duc d'Olivarès !

Moncade se retourna. Mendoza était auprès de lui. Une douzaine de pas les séparait de la force armée.

—Vieux siècle, dit le marquis à notre ami Picaros, ne vas-tu point nous donner un coup d'épaule ?

—Oh ! oh ! fit Gabacho, c'est notre dormeur de ce matin !

—A la rescousse ! ô mes amis ! s'écria le centenaire ; nous n'avons pas encore digéré le déjeuner de Pescaire !

La jeune école était déjà en besogne. Domingo s'était jeté au devant du premier alguazil en criant d'une voix lamentable :

—Voulez-vous achever un agonisant !

Il avait une aune d'envergure, cet agonisant !

Escaramujo barra le passage à deux hallebardiers à l'aide d'une furieuse attaque d'épilepsie.

Raspadillo, poussant de rauques hurlements, se pendit au cou d'un archer. Mazapan, roulant comme un vaisseau battu par la tempête, embarrassa ses béquilles dans le harnais de l'alferez. Quant au fretin, Maravedi, Cornejo et les autres, ils firent des prodiges dans les jambes de l'hermandad.

La vieille école, pendant cela, se formait en bataillon sacré sur les marches du perron, étageant ses effrayantes infirmités comme les marchands superposent leurs marchandises à l'étalage.

Et c'était en même temps des plaintes déchirantes, des râles d'agonie, des cris si poignants et si perçants que la foule se bouchait les oreilles.

Au milieu de ce tumulte, dont nulle description ne saurait donner l'idée, Moncade et Mendoza gagnèrent la porte de l'église. Moncade longea le bas côté oriental et ressortit par la poterne de la Mère-de-Dieu,

On chantait la grand'messe. Mendoza put voir à l'entrée du cœur le profil perdu d'Isabel agenouillée.

La poterne donnait sur une rue étroite. Moncade la suivit au pas de course et ne s'arrêta que devant la façade d'un palais de noble apparence, situé à l'angle de la place de Tous-les-Saints.

—Veuillez entrer, Seigneur Mendoza, dit-il en se découvrant près du seuil ; vous êtes en sûreté, car c'est ici la maison de mon père.

Il parla bas à un vieux serviteur, qui se plaça aussitôt l'espingle au poing, à l'entrée du vestibule.

La place et les rues environnantes étaient du reste tranquilles. On n'avait sans doute pas encore trouvé la trace des deux fugitifs.

Mendoza monta, en compagnie du marquis, le large escalier gothique qui desservait cette antique demeure. Il fut introduit dans un vaste corps de logis donnant sur d'immenses jardins, qui contenait les appartements privés du jeune marquis de Pescaire.

Celui-ci ferma la porte à double tour.

Cela fait, il se mit en face de Mendoza et lui demanda brusquement :

—Don Duiz est-il mort ou vivant ?

Il y avait déjà du temps que Ramire attribuait à un malentendu la singulière conduite du marquis de Pescaire.

—Seigneur, lui répondit-il, dussiez-vous m'abandonner à ceux qui me poursuivent, je ne peux pas prolonger davantage votre erreur. Je suis Ramire de Mendoza, fils d'un honnête gentilhomme des environs de Placentia, dans la province d'Estramadure. Je n'ai jamais porté d'autre nom. Mon pauvre costume n'est pas un déguisement. Je sais au pays d'où je viens plusieurs hidalgos du nom de don Luiz, mais aucun n'est de ma connaissance.

Moncade souriait en le regardant. Il toucha du doigt la branche de myrte qui était passée dans le cordon du sombrero de Mendoza.

—Et sans doute, prononça-t-il tout bas avec un peu de sarcasme dans l'accent, vous avez mis cette branche à votre chapeau par hasard ?

Mendoza rougit et ne répondit point.

—Dans l'Estramadure, reprit Pescaire, toujours raillant, c'est peut-être la mode de mettre ainsi un rameau au lieu de panache ?

—Seigneur, répliqua enfin Mendoza, j'ai ouï dire que les gentilshommes de notre pays ont parfois cette fierté mal placée de mentir pour dissimuler leur indigence. A l'effort que je suis obligé de faire, je sens que cette vaine gloriole peut bien exister en moi pour un peu. Cependant, je n'y céderai point, Seigneur, et je vais vous dire la chose telle qu'elle est. A la place de la plume usée, il y avait un trou au feutre de mon sombrero. J'ai jeté la plume qui avait fini son service, et pour cacher le trou j'ai mis la branche.

Tout en parlant, il s'était découvert et montrait son feutre comme preuve à l'appui.

—Par le Dieu vivant ! s'écria Moncade avec admiration, voilà un habile homme !

Il tourna le dos et se mit à parcourir la chambre à grands pas.

—Mon compagnon, dit-il tout à coup en revenant vers Mendoza, votre discrétion est louable, et je n'ai point à m'en formaliser.

Ayons pour entendu que vous êtes don Ramire de Mendoza, fils d'un honnête gentilhomme des environs de Placentia ; admettons également que vous ayez pris fait et cause à tout hasard pour la fille de Medina-Celi contre le neveu d'Olivarès ; laissons de côté la branche de myrte et faisons trêve aux questions qui, de l'humeur dont je vous vois, n'auraient point de réponse ; il n'en reste pas moins certain que vous avez une méchante affaire sur les bras, et que vous n'êtes pas venu à Séville pour cueillir des oranges.

—Non, Seigneur, repartit vivement le jeune bachelier ; ou tout au moins si je suis venu à Séville sans but bien arrêté, j'y ai trouvé un devoir à remplir.

—Avez-vous déjà communiqué avec quelqu'un ?

—Je n'ai parlé à personne qu'au comte de Palomas, Seigneur.

Moncade secoua la tête lentement.

Sans plus rien dire il passa dans la pièce voisine et en rapporta un costume complet de cavalier. Par la porte ouverte, une sourde rumeur commençait à monter dans la rue.

—S'il vous plaît de changer d'habits, reprit Moncade, je serai votre chambellan.

—Pourquoi changer d'habits ? demanda Mendoza.

Le marquis fit un mouvement d'impatience. Il entraîna son compagnon dans la garde-robe dont la fenêtre s'ouvrait sur la place de Tous-les-Saints. Au travers des jalousies baissées, les paroles passaient distinctement.

—Un justaucorps de buffle, disait-on.

—Un manteau de gueux . . .

—Un sombrero en lambeaux . . .

—Je vous comprends, Seigneur, fit Mendoza. Sous les habits que je porte, je serais reconnu.

—Sur mon honneur ! s'écria Pescaire, vous n'avez qu'un défaut, mon maître, c'est de pousser l'art du comédien jusqu'à ses dernières limites. Voyons, à la besogne !

Mendoza restait devant lui, rouge et les yeux baissés.

—Voyons ! répéta Pescaire.

—Seigneur, dit le jeune bachelier avec embarras et chagrin, j'ai la certitude que je profite ici d'une erreur. Je dois vous avouer que je n'ai aucun moyen de vous témoigner ma reconnaissance.

—Payer mes habits, vous voulez dire ? reprit Pescaire en riant. Allons ! il faut vous prendre tel que vous êtes . . . Vous me les devrez, Seigneur Mendoza.

—Si un autre intérêt que le mien n'était pas en jeu, Seigneur marquis . . .

—Vous êtes fier, voilà une chose convenue. Mes habits valent, je suppose, dix pistoles ; Seigneur Mendoza, vous êtes mon débiteur de dix pistoles. La reconnaissance n'a rien à faire là-dedans.

Le jeune bachelier lui tendit la main d'un mouvement involontaire et serra la sienne avec émotion.

—Est-ce bien à Ramire de Mendoza que vous rendez service ? demanda-t-il.

—De tout cœur, mon jeune compagnon !

La toilette fut beaucoup moins longue que la discussion préliminaire. En trois minutes, Mendoza fut habillé de pied en cap. Sous ses nouveaux vêtements il avait une si noble et si gracieuse tournure, que Moncade ne put s'empêcher de lui dire en souriant :

—Seigneur Mendoza, ce déguisement vous sied comme si vous l'aviez porté toute votre vie. N'avez-vous aucun papier dans votre ancien harnais ?

—Aucun, Seigneur.

—Désirez-vous aussi changer d'épée ?

—A Dieu ne plaise ! répondit vivement le

jeune bachelier; celle-ci me vient de mon père.

Moncade appela un de ses valets et lui dit :

— Ruy, mon cheval de main à la poterne. Au dehors, la rumeur augmentait.

— Ils vont demander l'entrée du palais, reprit Moncade; il est temps de nous séparer : venez.

Tous deux gagnèrent les jardins par un escalier dérobé. Au bout du jardin une porte s'ouvrait sur la rue de l'Amour-de-Dieu. Moncade mit la clef dans la serrure. Avant de chasser le pène, il demanda :

— Connaissez-vous la ville ?

— En aucune façon, répondit Mendoze.

— Où voulez-vous aller ?

— Hors des murs.

— Par quelle porte vous plaît-il de sortir de l'enceinte ?

— Par la porte qui mène à Alcalá de Guadaíra, répartit Mendoze.

Moncade, qui avait donné déjà un tour à la serrure, lâcha la clef et mit sa main sur l'épaule du jeune bachelier.

— Alcalá de Guadaíra ! répéta-t-il lentement.

Puis, le couvrant d'un regard fixe et perçant, il ajouta très bas :

— Sauriez-vous me dire ce qu'il y a autour des trois éperons d'or, sur l'écusson d'azur ?

Mendoze recula. Il porta la main à sa poitrine.

— Vous avez vu... commença-t-il.

Mais il se souvint que sa chemise fermée couvrait le médaillon de la morte.

Moncade le regardait toujours.

— Au nom de Dieu et de la Vierge, dit-il seulement, répondez !

— Il y a, balbutia Ramire, *Para aguijar a haron*.

Moncade le prit dans ses bras et lui donna l'accolade par trois fois.

— Frère, prononça-t-il avec lenteur, que le ciel te protège ! ton secret est sans doute pour ceux qui le méritent mieux que moi.

La poterne roula sur ses gonds. Ruy attendait avec un beau cheval tout sellé. Moncade pressa une dernière fois les mains de Ramire de plus en plus ébahi, et commanda au valet !

— Conduis ce gentilhomme jusqu'à la Puerta-Real !

VIII

TROIS HOMMES D'ÉTAT

C'était dans la galerie d'Alliazan ou mieux d'Ali-Hassan, à l'Alcazar de Séville. Les derniers souffles de la brise matinère faisaient voltiger encore les draperies légères et incessamment mouillées qui protégeaient l'appartement ministériel contre le soleil de midi. Le ministre favori occupait en effet, pendant le séjour du roi dans la capitale de l'Andalousie, cette partie du palais connue sous le nom des galeries et salles d'Alliazan.

L'heure redoutée de la méridienne approchait. Les pompes envoyaient aux draperies l'eau fraîche et parfumée ; mais, malgré leur effort, l'air allait s'échauffant et s'alourdissant. Déjà les oiseaux avaient cessé leur ramage sous les lentisques de la cour des Marionnettes, et ces voiles légers qui, tout à l'heure, flottaient à la brise, ne soulevaient plus qu'avec peine leurs plis appesantis et paresseux.

La partialité des bonnes gens de Séville ne va pas jusqu'à comparer l'Alcazar à l'Alhambra, mais les habitants de la très noble et très loyale cité, amis effrénés des locutions proverbiales, se consolent en disant : Si l'Alhambra n'existait pas, l'Alcazar serait la merveille du monde.

La salle où nous entrons était grande et haute, ouverte des deux côtés au nord et au midi, sur les jardins du roi et sur la cour des Marionnettes.

Rien n'avait été changé dans sa décoration mauresque. Chaque fenêtre ou arcade, en forme d'ogive à cœur, colorait ses festons d'un jaune vif où couraient des vermiculaires bleu foncé.

A l'intérieur, c'était un système d'arabesques, bleu sur noir, qui s'égarait en mille jeux, sur un fond brouillé de feuillages et de fleurs.

Par les arcades du midi on découvrait les parterres avec leurs longues perspectives d'eaux jaillissantes, éparpillant au soleil l'or et les diamants de leurs gerbes, parmi les bosquets d'orangers, de cédrats, de bigaradiers et de lauriers, dont les molles émanations enivraient l'air. Par les ogives du nord, l'œil suivait le profit des galeries occidentales, et embrassait dans leur féérique ensemble toutes les audaces de cette architecture qui est un poème ou un rêve.

Quelque chose cependant gâtait la fantaisie et splendide harmonie de ces aspects.

Au centre de la cour, à la place où naguère le grand jet d'eau s'élançait de son bassin de porphyre, estimé par Garcia au prix d'une province, une lourde statue, blanche et neuve, se dressait sur son piédestal de marbre gris. C'était Philippe IV, à cheval, comme on pouvait le voir à l'inscription latine gravée en lettres d'or sur le socle et qui portait :

PHILIPPO MAGNO

Il était grand décidément, de par son favori, ce pauvre roi battu sur toutes les coutures !

Onze heures venaient de sonner au carillon de la cathédrale. Dans l'angle de la dernière ogive, du côté du nord, deux hommes étaient réunis.

Derrière, une armée de valets achevaient d'arroser le péristyle de la galerie principale qui rejoignait l'oratoire et les appartements du roi. Un énorme paravent de lampas isolait nos deux personnages et les plaçait dans une sorte de cabinet clos des trois côtés.

C'était un vieillard à barbe blanche et un homme d'âge viril dont le front basané disparaissait presque sous une forêt de cheveux noirs, tressés et roulés dans une chaîne d'or.

Le vieillard se tenait debout, droit et roide. Il y avait en lui je ne sais quels tressaillements frileux, malgré la chaleur qui devenait accablante. Sa physionomie, en dépit de son grand front chauve et de la coupe austère de sa barbe, avait une sorte de débilité sénile. Sa main tremblotante s'appuyait sur une haute canne d'ébène.

Il portait sur son pourpoint noir le cordon majeur de la Toison d'or, rouge en mémoire du martyr de saint André. Au cordon, selon la règle, pendait le mouton d'or à la sous-ventrière émaillée.

(A suivre)

UN MOYEN FACILE DE VENIR EN AIDE A DE PAUVRES MISSIONS

Recueillez les timbres — poste oblitérées de toutes nuances et de tous pays et envoyez-les au Rev. P. M. Barral, Missionnaire à Hamonton, Nouveau-Jersey, États-Unis. Veuillez donner de suite votre adresse et vous recevrez avec les renseignements nécessaires un beau Souvenir des Missions d'Hamonton.

17 juin

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses : après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 820 Powers' Block, Rochester, N. Y.

4 i-6 mai

Mme Odilon Duchesne, No 191 rue Delinelle, St-Henri, dit : "Trois de mes enfants souffraient fortement de la coqueluche. Ils ont été guéri complètement par 4 petits flacons du Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

Mme Georges Rolland, No 110 rue Saint-Philippe, St-Henri, dit : "J'ai été guéri d'une forte bronchite par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette. Je ne saurais trop recommander ce merveilleux sirop."

Mme Crevier, No 1932 rue St-Jacques, St-Henri, dit : "Mes deux enfants ont été guéris complètement de la coqueluche par sept petits flacons de Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

Mme J. W. Butler, No 203 rue Coursol, St-Henri, dit : "J'ai contracté cet hiver une mauvaise toux, et après avoir essayé plusieurs remèdes sans éprouver de soulagement, j'ai enfin été guérie par un petit flacon du merveilleux Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

M. Chrysologue Rainville, No 45 rue Delinelle, St-Henri, dit : "Mes deux enfants ont souffert de la coqueluche au point que leur vie a été en danger. Après avoir employé plusieurs remèdes sans résultat, ils ont été parfaitement guéris par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

Mme E. Doré, No 241 rue Delinelle, St-Henri, dit : "Mon fils a souffert d'une violente toux accompagnée d'accès durant plus de deux cents heures, le matin et le soir. Il a été guéri complètement par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

THEATRE - ROYAL

Séance commençant Lundi, le 1 Mai,
Après-midi et Soirées.

LA FAMEUSE COMÉDIE

SIDE TRACKED

Introduisant l'incomparable artiste,
M. Jules Walters.

Excellente Compagnie, Jolis Décors

Prix d'admission : 10c., 20c. et 30c.

Semaine Suivante : The New-York Star Vaudeville Company.

THEATRE EMPIRE

Rue St-Catherine

LA COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE

Semaine commençant le 15 mai

LES DEUX ORPHELINES

Semaine commençant le 22 mai

LA VOLEUSE D'ENFANTS

Prix populaires ; matinées comme d'habitude.

Pilules de Noix Longues

COMPOSÉES
de McGale

RECOURTES DE SUCRE,

Pour la guérison certaine de toutes

Affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de Tête, Indigestions, Etourdissements.

Et de tous les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN
2123 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

A. LEOFRED
(Gradué des Universités Laval et McGill)
INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.
Succursale à Sherbrooke; à Montréal,
17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.
S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.
1 a-1 oct

BELLE MUSIQUE A VENDRE
NOUS VENONS DE RECEVOIR
3,000 MORCEAUX DE MUSIQUE
QUE NOUS VENDONS
10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.
Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de La Bibliothèque à Cinq Cents.

POIRIER, BESSETTE & Cie,
No. 516 Rue Craig, MONTREAL.

A LIRE

- LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).—Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.
- LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.—Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.
- LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.—Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.
- LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinière.—Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.
- LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.
- L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.—Paris: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas, NEW YORK: F. W. Christern, 254, Fifth Avenue.
- JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.
- CORDONNERIE.—Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.—Spécimen franco sur demande.
- LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).—Prix d'abonnement 12 frs. 30, No. 1 rue Hameau, Place Louvois, Paris, France.



LE MEILLEUR REMÈDE IC
au monde, dit J. Hoffman, de Syracuse, N.Y., c'est le Tonique Nerveux du Père Koenig. Mon fils paralysé il y a trois ans, et sujet à des attaques violentes d'épilepsie, a fait usage d'une bouteille de ce fameux remède. Aussitôt il s'est senti guéri et il n'a pas eu de symptômes de sa maladie depuis. C'est de tout cœur que je fais à qui de droit mes mille remerciements.

FAIBLESSE ET PROSTRATION NERVEUSE, MANQUE DE SOMMEIL.
W. H. BARTON, P.Q., 1 oct. 1890.

Le Tonique Nerveux du Père Koenig que l'on donne à tout âge, non seulement à des personnes souffrant de faiblesse, de prostration nerveuse, de manque de sommeil et de fatigues, etc. Il y a aussi un grand changement chez elle, étant plus forte et moins nerveuse. Elle continue à prendre votre remède, que je considère excellent.

P. SARVIE, Prêtre Catholique.

GRATIS—Un livre important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., U.S., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à 01 la Douteille; 6 pour \$5.
A Montréal, par E. Leonard, 113 Rue St-Laurent.

REGULATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD.
A RELIABLE REMEDY FOR
Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all Disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effective. Give immediate relief.
Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 15 cents. Address
THE RIPANS CHEMICAL CO.
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

Demandez les Célèbres Boissons Gazeuses de
J. CHRISTIN & Cie
SPÉCIALEMENT LEUR FAMEUX
Cidre Champagne et Crème Soda

BUREAU ET ATELIER
149 Rue Sanguinet
25 sep. 93

BAUME RHUMAL

Remède infailible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Poumons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Depot Général, PHARMACIE BARIDON, 173 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
LE CÉLÈBRE
CHOCOLAT MENIER
Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.
Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOULLOU, Montréal.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN
Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3 00 PAR ANNÉE

Strictement payable d'avance
EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose.

ANNONCEZ DANS LA PRESSE

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 29 Avril 1893

28,029

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,
71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal.

Nouveau métal pour palais; extra léger; nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.
A. S. BROSSEAU, L.D.S.
25 av. 94 No. 7 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Grande Sensation!

LES
Chevaliers du Poignard

MAGNIFIQUE ROMAN A BON MARCHÉ

15 CTS—SEULEMENT—15 CTS
17 CTS—PAR LA POSTE—17 CTS

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour LES CHEVALIERS DU POIGNARD, contenant 260 pages grand format, que LE SAMEDI vient de publier.

Hâtez-vous d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

POIRIER, BESSETTE & CIE.,
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

ATTRACTION SANS PRECEDENT

Plus de Un Quart de Million distribué



LOTÉRIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE
incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, reconnue dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputées depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honneur, et de manière impartiale et honnête, et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

J. A. Early
M. A. Cabell
L. J. Villere
Commissionaires.

Le Colonel C. J. Villere succède au Général Beauregard comme commissaire dans la surveillance de nos tirages Mensuels et Demi-Annuels. Le Général Beauregard choisissait toujours Mr. Villere pour le remplacer lorsqu'il était obligé de s'absenter. M. Villere a déjà surveillé neuf nos de tirages.

Nous, soussignés, banquiers et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, President Louisiana National Bank
J. N. H. CONNOR, President State National Bank
A. BALDWIN, President New-Orleans National Bank
CARL KOHN, President Union National Bank.

LE TIRAGE MENSUEL DE \$5 AURA LIEU

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans,
MARDI, 9 MAI 1893

Prix Capital—\$75,000
100,000 Billets dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 Prix de \$75,000, soit.....	\$75,000
1 Prix de \$20,000, soit.....	\$20,000
1 Prix de 10,000, soit.....	10,000
1 Prix de 5,000, soit.....	5,000
2 Prix de 2,500, soit.....	5,000
5 Prix de 1,000, soit.....	5,000
25 Prix de 300, soit.....	7,500
100 Prix de 200, soit.....	20,000
200 Prix de 100, soit.....	20,000
300 Prix de 60, soit.....	18,000
500 Prix de 40, soit.....	20,000

PRIX APPROXIMATIFS
100 Prix de \$100, soit..... \$10,000
100 Prix de 60, soit..... 6,000
100 Prix de 40, soit..... 4,000

PRIX TERMINAUX
999 Prix de \$20, soit..... \$19,980
999 Prix de \$20, soit..... \$19,980

3,433 Prix se montant à \$265,460

PRIX DES BILLETS
Billets Complets, \$5; Deux-Cinquième, \$2;
Un-Cinquième, \$1; Un-Dixième, \$50c;
Un-Vingtième, 25c.

PRIX DES CLUBS:
11 Billeets Complets ou leur équivalent en fractions pour \$50.
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT—Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous frais, et nous payons tous les frais d'express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez: **PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.**

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix. Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *Franches de port.*

N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la COUR SUPREME DES ETATS-UNIS, UN CONTRAT avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, N'EXPIRE QU'AU PREMIER JANVIER 1895. En achetant un billet de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, assurez-vous que ce billet est daté à la Nouvelle-Orléans, et que le dit billet est signé par le président des généraux J. A. EARLY et W. L. CABELL et du COLONEL C. J. VILLERE; ayant aussi les garanties de quatre banques nationales et de leurs présidents promettant payer tous les prix gagnés et présentés à leurs comptoirs.

Il y a tant de trucs inférieurs et malhonnêtes sur le marché, par des gens qui reçoivent de grosses commissions que ceux qui achètent des billets devraient être sur leurs gardes. Insistez pour que les agents vous vendent des billets de la LOTÉRIE DE L'ETAT DE LOUISIANE, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.